REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3980, rue Saint-Denis, Montréal-18, P. Q.

Vol. LX Tome II Septembre 1954

Poème

Paupières déchirées au milieu d'un geste de vie
Corps broyés il ne reste que des os cassés au fond de nos yeux
Visages trop blancs souvenirs au baisser du jour
Partagés sans consentement dans l'immobilité
Enfouis très bas dans la terre de notre mémoire
Voici la floraison épaisse de la nuit anonyme
Et les hymnes déréglées des tardifs remords

O minute du passage insensé
Sur les parois du seul vertige
Entre les ombres d'innocence et les ors sanglants

La mort a repris les légendes que j'aimais.

Jean-Guy PILON

(Extrait de *Les Cloîtres de L'Eté* à paraître en septembre aux Editions de l'Hexagone, Montréal).

Au soir du Congrès des Religieux

Les 1 500 religieux et religieuses, réunis en Congrès d'étude depuis lundi à Ville Saint-Laurent, ont voulu terminer ces jours de grâce aux pieds du Maître bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans ce sanctuaire qui est pour tous les Canadiens un lieu privilégié de la présence divine. Durant ces jours d'étude et de recueillement, nous avons senti passer le souffle de l'Esprit. Nous avons ouvert notre âme à son action. Et ce soir, parmi les sentiments religieux qui nous habitent, c'est celui de la reconnaissance qui domine.

Nous voulons d'abord dire au Seigneur notre infinie gratitude de nous avoir appelés à la vie religieuse, et chacun en particulier, de nous avoir appelés dans l'Ordre, la Congrégation ou l'Institut auquel chacun ou chacune de nous appartient. Au matin de notre profession religieuse, les mains appuyées sur le petit livre des Constitutions de notre Institut ou de notre Ordre, nous avons promis à Dieu de lui être totalement consacrés pendant toute notre vie. *Magna promisimus, sed maiora promissa nobis.* Comme disait saint François d'Assise, nous avons promis à Dieu de grandes choses ; nous lui avons promis des choses qui nous apparaissent parfois difficiles au cours des jours et des années. Mais nous n'avons aucun regret. Bien au contraire, la reconnaissance chante dans notre âme. *Maiora promissa nobis :* des biens infiniment plus grands nous ont été promis en retour. Des biens incomparablement plus précieux nous sont accordés dès ici-bas. Et c'est la paix du cœur que procurent la foi et la confiance en Dieu, l'abandon et la soumission à ses volontés ; c'est la présence de la Trinité dans nos âmes, source de certitude et gage d'éternité ; c'est le bonheur de nous dépasser dans l'exécution d'un programme de vie organisé pour conduire à la sainteté et dans l'accomplissement de tâches apostoliques qui donnent à nos existences un rendement en plénitude, c'est la joie d'avoir trouvé dans la pratique des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, la voie qui conduit à Dieu.

1. Allocution prononcée à l'Oratoire Saint-Joseph par le T. R. P. Provincial des Dominicains, pour la clôture du Congrès.

Au soir du Congrès des Religieux

Durant ces quatre jours d'étude et de recueillement, nous avons examiné avec une particulière attention les déficiences de notre vie personnelle et collective. Nous avons cherché les moyens les plus efficaces d'améliorer notre conduite religieuse et nos méthodes d'apostolat. Nos résolutions se résument dans une série de vœux, qui n'expriment d'ailleurs qu'une partie de nos aspirations. Cela aussi, nous venons ce soir le déposer aux pieds du Seigneur. Nous lui demandons de bénir ces résolutions, nous le prions de nous aider à les faire passer dans nos vies de la manière qu'il trouvera la meilleure. Car il sait bien mieux que nous ce qui nous est le plus avantageux pour le progrès de notre vie personnelle et la fécondité de notre apostolat.

Nous venons aussi lui demander la fidélité à notre vocation. Non pas une fidélité quelconque qui ne serait que la durée. Mais la vraie fidélité, celle qui sera pour chacun de nous et pour chacune des Congrégations que nous représentons, à la fois attachement au passé, adaptation au présent, élan vers l'avenir. Nous lui demandons la fidélité qui s'identifie avec la vie montante et qui, nous préservant du scepticisme et de la médiocrité, nous dépouillera progressivement de toutes nos attaches trop sensibles et nous permettra de lever vers Dieu un regard intérieur toujours plus clair, plus désintéressé et plus confiant.

Les 1 500 religieux et religieuses qui ont participé au Congrès en représentent 60 000, répartis dans tout le Canada. Certes c'est là une force appréciable, pour notre jeune pays. Imposante par le nombre, elle l'est peut-être davantage par la variété des formes de vie religieuse qu'elle représente et qui vont des plus anciennes aux plus récentes. Moines issus des règles de saint Benoît et de saint Bernard, Ordres Mendiants et Chanoines réguliers du moyen âge, Sociétés et Instituts de clercs et de laïcs, Congrégations anciennes et modernes de toutes sortes, sont ici représentés, de même que les milliers de frères enseignants du Canada et les 45 000 religieuses dédiées à l'enseignement et à toutes les œuvres de miséricorde. Ensemble, nous venons présenter au Christ-Roi, l'hommage de nos personnes, de nos vies, plus particulièrement des collectivités religieuses que nous représentons.

Cependant nous voulons nous garder de toute suffisance et de toute illusion. Souvent au cours de ce Congrès, notre pensée s'est portée vers les parties de notre pays et du monde où le Christ n'est pas assez connu et où la vie religieuse n'existe pas ou pas suffisamment. Notre pensée s'est aussi portée vers les parties de notre propre conscience qui sont demeurées païennes et qui ont besoin d'être évangélisées. Nous voulons être préservés de toute témérité, tant collective que personnelle. Aussi bien, la présence au milieu de nous de l'Eminentissime Préfet de la Congrégation des Religieux est-elle pour nous une garantie de sécurité. Nous le remercions de ce bienfait non moins que de l'honneur qu'il nous a procuré.

Tous ensemble nous tenons à proclamer notre foi, à redire notre soumission, notre dévouement, notre gratitude aussi, au Saint-Père et à son distingué représentant au Canada. Nous proclamons notre amour et notre attachement indéfectible à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et notre acceptation sans réserve pour le présent et pour l'avenir, de ses directives doctrinales et disciplinaires de toutes ses directives. *Ubi Petrus ibi Ecclesia, ubi Ecclesia ibi Christus.*

A Nos Seigneurs les Archevêques et Evêques qui sont auprès de nous les successeurs des Apôtres et les mandataires de l'autorité de l'Eglise, l'assurance de notre dévouement et de notre obéissance. Qu'il nous soit permis de leur exprimer en ce jour notre reconnaissance pour leur compréhension, pour la grâce qu'ils nous font en nous fournissant les moyens de pratiquer nos diverses règles de vie religieuse et en stimulant notre générosité, pour le zèle et la largeur de vue avec lesquels ils nous confient des tâches apostoliques de toutes sortes. Nous adressons un salut fraternel à nos confrères du clergé séculier et nous leur renouvelons l'assurance de notre loyale collaboration.

Ce sont là les sentiments et les désirs qui nous animent au terme de ce Congrès inoubliable. Nous prions l'illustre patron de ce sanctuaire ainsi que la Vierge Marie de les présenter au Seigneur et de faire en sorte qu'ils portent des fruits pour le temps et l'éternité.

Gérard Paré, O. P.
Provincial des Dominicains

Les étapes d'une double ascension

Le Canada à Paris

Il y a une trentaine d'années encore, le Canada n'avait pour représentant officiel à Paris qu'un Commissaire général, et qui s'occupait surtout d'intérêts commerciaux. C'était l'Honorable docteur Philippe Roy. Son personnel était peu nombreux, et modestes ses bureaux. Mais quelques années plus tard, le Canada entendit gérer lui-même ses affaires internationales et, du même coup, il établit des légations à Rome, à Londres et à Paris. Promu Ministre plénipotentiaire, l'Honorable Philippe Roy installa ses services à l'angle du Cours-la-Reine et de la rue François 1er, c'est-à-dire dans un des plus beaux quartiers de la Capitale. Puis, la Légation devint Ambassade ; le premier titulaire en fut l'admirable général Vanier, qui procéda d'abord à un double déménagement. Tandis qu'il installait sa demeure personnelle dans un hôtel sur la paroisse St-Honoré d'Eylau, ses services occupèrent, entre cour et jardin, tout un immeuble sur l'avenue Foch, une des magnifiques et glorieuses voies qui rayonnent autour de l'Arc de Triomphe. Aujourd'hui encore, c'est là que se règlent les affaires ; mais depuis quelques mois, l'Ambassadeur et sa famille occupent, faubourg Saint-Honoré, un hôtel splendide construit assez récemment par le comte de Fels, mais à qui de magnifiques boiseries du 18e siècle confèrent presque un prestige historique.

Qui, le 1er juillet dernier, vers dix-huit heures, passait devant les deux portes cochères grandes ouvertes, voyait toute une équipe de gardiens de la paix assurant le service d'ordre et dirigeant les manœuvres de longues et reluisantes voitures estampillées souvent d'écussons officiels : c'est que célébrant la Fête nationale du Canada, Son Excellence l'Ambassadeur et Mme Jean Désy recevaient non seulement les plus hauts représentants de la France et des pays accrédités, mais toute une élite intellectuelle et sociale. Dans les salons aux boiseries dorées, et

même, malgré le temps maussade, dans le jardin verdoyant et fleuri, on voyait le Président du Conseil, le maréchal Juin, Mgr Blanchet, Recteur de l'Institut Catholique, le comte R. d'Harcourt, A. Maurois, A. Siegfried, Romains, E. Henriot, F. Gregh, de l'Académie française, F. Albert-Buisson, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et Chancelier de l'Institut, Firmin-Roz, J. Rueff, de l'Institut, de hauts fonctionnaires et de nombreuses élégances féminines.

Particulièrement brillante, cette réception symbolisait parfaitement, me semble-t-il, la promotion définitive du Canada au rang de grande Nation. Il était naturel qu'à Paris le Canada français y fut plus que toute province associée. Effectivement, Philippe Roy, G. Vanier, et même Jean Désy, quels noms plus spécifiquement français et, dès la pleine indépendance conquise, porté aux plus hauts degrés de la hiérarchie diplomatique.

Je viens de dire « et même Jean Désy ». C'est que, d'après l'intéressé lui-même, de très lointains ancêtres, et qui s'appelaient Dizi vinrent d'Italie en Avignon, puis en Normandie, d'où certains de leurs descendants partirent pour le Canada. Mais d'une voyelle à l'autre le glissement fut facile et la francisation du nom fut aussi rapide que celle des cœurs.

Sur la personne même du nouvel Ambassadeur, je n'apprendrai rien à mes lecteurs. Qui ignore à Montréal, la brillante carrière de l'ancien élève du Collège Ste-Marie, de l'Université Laval, de la Faculté de Droit de Paris et de notre Ecole des Sciences politiques. Riche de diplômes, il enseigne bientôt à l'Université de Montréal et même, en 1924, professe à la Sorbonne un cours d'Histoire du Canada. Mais à la parole du barreau ou du professorat, il préfère bientôt l'action sur les événements et les hommes. Après un stage assez court à Ottawa (Département des Affaires extérieures), on le nomme à la Légation de Paris (1928). La guerre de 1939 le trouve Ministre du Canada en Belgique et en Hollande. De 1941 à 1944, il gère la Légation, puis l'Ambassade

de Rio-de-Janeiro. Nommé Ambassadeur à Rome, il y reste de 1947 à 1953. Entre temps, il avait dirigé les affaires extérieures de Radio-Canada (1952). Et tout au long de sa carrière, il participe avec autorité à de multiples assemblées internationales, consacrées elles-mêmes aux problèmes les plus divers et les plus ardus.

Sa compétence, son crédit personnel eurent tôt fait d'ajouter à l'autorité de son pays. Ses nombreux voyages enrichirent son expérience des affaires et des hommes, et lui rendirent plus facile leur maniement.

Il y était préparé par son étonnante culture. Qu'il écrive ou qu'il parle, il agrémente, il fortifie son exposé d'allusions, de références, de citations empruntées aux poètes, aux moralistes, aux économistes, aux historiens, aux philosophes, aux hommes d'état, aux théologiens, aux Souverains Pontifes, aux Pères de l'Eglise, à la Bible. Nul pédantisme, pour autant ; mais mouvement spontané d'un esprit, d'une mémoire habitués à vivre en la familiarité des grands esprits et qui nous y introduisent comme chez eux.

C'est pourquoi, malgré sa science et ses fonctions, M. l'Ambassadeur ne balance pas à sourire et à nous divertir avec lui. Lisez, par exemple, ses commentaires sur les faits et dicts de M. de La Palice, ce grand méconnu. Le bon sens, la fantaisie s'épanouissent en paradoxes prétendus et qui voilent à peine de souriantes mais fort utiles vérités. Détail piquant, ces conseils discrets de sagesse et d'honnêteté politiques furent proposés, au pays de Machiavel, devant un auditoire aussi éminent que favorable parfois à la pratique des « combinazione ». Pareil public était trop spirituel pour ne pas se divertir, le premier, à cette revanche posthume du sage M. de La Palice ; et l'audacieux conférencier dut trouver une saveur singulière à ses applaudissements.

Dans le privé, à plus forte raison, Son Excellence redevient volontiers Jean Désy. Il parle posément, certes, et en pesant ses mots ; mais sa circonspection n'a rien de gourmé ; il évite également deux artifices assez fréquents, dit-on, dans la « Carrière » : l'émission d'oracles et le

mutisme des responsabilités accablantes. S'en tenant à ce qu'il peut dire, il ne dit rien d'insignifiant : toujours intéressante, sa parole est aussi de celles qui inspirent confiance. Ainsi a-t-il le droit de parler fièrement au nom d'un pays neuf, que sa situation géographique, ses richesses naturelles, sa volonté de progrès appellent à jouer dans la politique mondiale un rôle de premier plan. Dans ce vaste et lumineux bureau de l'avenue Foch, son visage s'épanouit à me montrer de belles gravures du vieux Québec, et aussi à me dire non seulement les progrès de l'industrie canadienne mais les travaux des grandes Universités (Québec, Montréal, Toronto), l'afflux à Paris d'étudiants appliqués aux disciplines les plus variées, la curiosité chaque jour plus vive des laïcs cultivés pour les problèmes sociaux, philosophiques, religieux.

Pareillement, c'est sans vaine complaisance pour son interlocuteur qu'il affirme sa confiance dans la vitalité intellectuelle, morale, chrétienne de la France contemporaine. Fidèle à ce principe que le représentant d'une puissance étrangère doit participer le plus possible à la vie du pays où il est accrédité, M. Jean Désy circule par toute la France, pénètre dans les milieux les plus divers et, beaucoup plus que par les livres ou la presse, s'instruit par un contact direct avec les hommes. Ainsi utilise-t-il, si j'ose dire, certains actes de sa vie religieuse elle-même. A Paris, en province, à la campagne, il assiste à la messe dans les paroisses les plus diverses, à celle du soir comme à celle du petit matin ou des fins de matinée. Et sa joie est vive de rencontrer assez souvent le même recueillement, la même ferveur dans les églises populaires que dans les églises les mieux rentées ou les chapelles les plus fermées ; pareillement de constater la participation chaque jour plus efficace des laïcs, non seulement dans le domaine des œuvres, mais dans le domaine intellectuel, voire proprement religieux.

Je n'ai pas besoin de dire combien m'étaient précieuses ces observations d'un témoin ami, certes, mais clairvoyant, loyal et, par sa fonction même, tenu à une particulière réserve.

Cependant ce n'est pas sur un remerciement que je veux terminer ces notes trop hâtives, mais sur une observation que je crois capitale. Pas plus que son éminent prédécesseur, l'Ambassadeur du Canada n'est de ces Machiavels au petit pied pour qui la diplomatie n'est que calcul, ruse et, au besoin, perfidie. Certes qu'il croit que cet art exige prudence et sagesse. Mais, pour lui, l'honnêteté est la condition première de la vraie sagesse, parce qu'elle est la condition première de toute confiance. A ses principes d'honnête homme s'ajoutent ses convictions chrétiennes ; sans confondre les domaines, sans oublier non plus que les paroles de la Vie éternelle ne suffisent pas à résoudre tous les problèmes terrestres, il estime que le respect de la justice et de la fraternité chrétiennes peut seul empêcher les hommes de rester les uns pour les autres, des loups affamés.

On souhaiterait que cette conviction inspirât pareillement quelques-uns du moins, des personnages qui président aux destinées de notre planète.

Nous voilà bien loin des jours heureux où le jeune professeur de Droit International qu'était déjà Jean Désy m'accueillait, main tendue, figure souriante, en son appartement montréalais. Cependant je viens de le retrouver tel qu'en lui-même l'ont conservé les voyages et les honneurs. Près de lui, j'ai pu saluer celle dont l'affection, l'intelligence, la bonne grâce facilitent singulièrement sa tâche. Et combien qualifiée pour représenter en France les plus nobles traditions de nos deux pays, puisqu'elle descend de ce Boucher de Boucherville dont le testament légendaire reste un des plus beaux monuments de l'Histoire du Canada.

Enfin parmi ses collaborateurs immédiats, voici d'autres figures amies. Tout souriant sous ses beaux cheveux blancs, l'œil vif, l'esprit malicieux sans aucune méchanceté, c'est R. de Roquebrune devenu un des plus séduisants écrivains de sa génération. Et si fidèle ami ! Quant à ce grand garçon qui préside aux rapports culturels de nos deux pays, je l'ai connu brillant étudiant à ce qui était alors l'Ecole Normale Su-

périeure (Lettres) de l'Université Laval. Celle-ci étouffait encore entre les rues étroites et montantes qui conduisent à la Basilique ; aujourd'hui, elle s'étale sur de vastes hectares, à quelques pas de la Résidence du Lieutenant-Gouverneur. Celle-ci s'appelait alors Spencer-Wood. Elle se nomme aujourd'hui Bois de Coulonges. Agrandissements, promotion. Parallèlement, René Garneau a parcouru lui aussi une belle carrière, et qui est encore loin de son terme.

Pour un Français que de souvenirs ! que de raisons aussi, et impérieuses, d'y demeurer plus que jamais fidèle !

La Charmondière

Conditions d'une éducation populaire efficace

On parle de plus en plus actuellement d'éducation populaire, de culture populaire, d'éducation des adultes. Des mouvements, chaque jour plus nombreux, consacrent leurs efforts à la fois à apporter aux masses un complément de connaissances et à leur faire prendre conscience de leurs potentialités et de leurs responsabilités.

Cependant, la multiplicité de ces efforts, en même temps que leur diversité et leurs méthodes parfois contradictoires, forcent l'observateur averti à distinguer des orientations bien différentes, et à se poser le problème de l'efficacité de chacune de ces orientations. Nous n'avons pas la prétention de vouloir ici résoudre tous les problèmes posés par l'éducation des adultes. Ces problèmes sont trop nombreux et trop concrets pour admettre une solution unique et passe-partout. Nous voulons, plutôt, poser quelques jalons essentiels, et indiquer quelques conditions pouvant permettre une action efficace.

Notons, d'abord, que nous laisserons de côté l'aspect financier. Non que le financement des mouvements d'éducation des adultes ne soit pas le plus souvent le problème pratique le plus angoissant. Mais une discussion de ce problème dépasserait le cadre de cet article.

Le terme usuel d'éducation des adultes est une traduction de l'anglais "Adult Education". Cette traduction, bien qu'utile dans le langage courant, est cependant fautive. En effet, le terme français d'éducation ne recouvre pas la même réalité que le terme anglais d'"education". Par éducation on entend, en français, la formation du caractère, la transmission des normes et des modèles de comportement, la transmission des mœurs, d'un style de vie. En anglais, "education" comporte à la fois le sens français d'éducation, et, dans son acceptation la plus courante, le sens d'instruction, d'enseignement, c'est-à-dire la transmission du savoir intellectuel ou des règles d'un art. Alors que l'anglais groupe sous un même concept formation et enseignement, le français distingue en deux concepts ces deux réalités.

Or l'observation nous fait voir que parmi les mouvements dits d'éducation des adultes, certains se consacrent exclusivement à l'enseignement, tandis que d'autres s'attachent à la formation. Il serait donc sage, du moins en français, de distinguer par deux vocables différents ces deux orientations. D'ailleurs, l'avantage d'une telle distinction ne serait pas surtout celui d'une plus grande pureté linguistique. En effet, enseignement et formation sont deux réalités différentes qui posent à ceux qui s'y consacrent des problèmes très différents. Ces problèmes doivent être étudiés séparément si l'on veut leur apporter des solutions adéquates. C'est ce que nous essaierons de faire brièvement.

Un premier groupe d'organisations d'éducation des adultes (au sens usuel) se propose comme seul but de procurer aux adultes un complément de connaissances ou d'informations. Ce complément doit permettre aux individus qui l'acquièrent, soit de mieux accomplir le travail ou la fonction qu'ils occupent, soit d'accéder à une fonction ou à un travail plus élevés, soit simplement d'augmenter leur bagage de connaissances générales et de leur permettre de jouir davantage de la vie. Nous pourrions classer dans ce groupe, les cours du soir de tout genre, les cours par correspondance, les séries de conférences, les expositions de peinture, les auditions de disques, les cours de travaux ménagers ou d'artisanat.

C'est dire que c'est dans ce groupe qu'on retrouve la majorité de nos mouvements d'« éducation des adultes ». L'action de ses organismes répond à un besoin véritable. Trop de gens ne peuvent, à cause de raisons multiples, acquérir toute l'instruction dont ils auraient besoin pour affronter la vie ou simplement pour en jouir. Il est donc indispensable que ces gens puissent, s'ils en ont le courage, compléter cette instruction, le plus facilement possible.

Nous croyons qu'il conviendrait de qualifier les organisations tendant à répondre à ce besoin, de mouvements d'enseignement aux adultes, réservant le terme d'éducation des adultes aux mouvements de forma-

tion. Cela permettrait surtout de bien mettre en lumière le fait que l'enseignement est une fonction propre et suffisante en elle-même. On éviterait, ainsi, de vouloir faire remplir aux mouvements d'enseignement des tâches qui ne leur appartiennent pas, mais qui sont plutôt celles des organisations d'éducation proprement dite.

Les problèmes posés par l'enseignement aux adultes sont nombreux, mais relèvent presque tous des techniques de la pédagogie et de la psychologie générale.

Il s'agit d'abord de très bien déterminer les besoins des adultes à qui on veut s'adresser. Bien que ce premier pas semble évident, il arrive souvent qu'on le néglige plus ou moins. On organise, alors, des cours, des séries de conférences, des cercles d'étude qui n'attirent pas le public ou le lassent très vite. Le plus grave de telles aventures, ce n'est pas l'échec lui-même, mais bien plutôt l'effet démoralisateur de cet échec sur les organisateurs. Faute de cette étude préalable des besoins et des désirs du public, non seulement une tentative est manquée, mais toute autre tentative est abandonnée à priori.

Une fois que cette connaissance préalable est établie, il faut encore trouver théoriquement et expérimentalement les meilleures méthodes d'enseignement pour le groupe avec lequel on veut travailler. Le principe général, ici, semble être que plus l'élève peut participer à l'enseignement, plus il pourra en retirer de profits. Les méthodes permettant d'assurer cette participation sont nombreuses. La pédagogie moderne s'attache à expérimenter ces méthodes et à les perfectionner. Aussi les dirigeants de mouvements d'enseignement aux adultes doivent-ils puiser largement dans les données de la pédagogie et de la psychologie pour rendre leur action la plus efficace possible.

Enseigner aux adultes est peut-être une des tâches les plus délicates qui soient. Elle mérite, cependant, qu'on y consacre tous les efforts nécessaires, car elle est des plus urgentes dans tous les milieux.

Cependant, il est un besoin qui est peut-être plus urgent, ou qui du moins est senti comme tel par les penseurs de toutes les couches so-

ciales. C'est celui d'une éducation des adultes, c'est-à-dire d'un effort de réforme des mœurs, du style de vie des adultes des différents milieux.

Les organismes qui travaillent dans ce sens sont trop nombreux pour que nous puissions en faire ici une révision complète. Nous ne ferons qu'en citer quelques-uns : Le mouvement coopératif qui, en plus d'apporter une solution économique aux problèmes du régime actuel, cherche à créer chez ses membres une manière de vivre, un esprit d'entraide, de coopération ; les syndicats ouvriers, mouvements de défense des intérêts de la classe ouvrière, mais aussi, à différents degrés, mouvements de promotion et de formation ; l'aide aux pays sous-développés, qui en apportant à des peuples de culture ancienne des techniques nouvelles, les forcent à accepter de nouveaux modes de vie ; tous les efforts pour développer l'esprit civique ou politique des citoyens, ou pour amener les gens à prendre conscience de leurs responsabilités ; de même l'action de l'Eglise catholique et de toutes les autres religions vers la conversion des individus et la réforme des mœurs.

Malgré la diversité des buts immédiats poursuivis par ces organisations ou ces mouvements, ils ont comme trait commun de vouloir changer les mœurs, les modes de pensée et de vie des individus et des groupes. C'est dire qu'ils veulent exercer une pression sur le phénomène social que la sociologie et l'anthropologie étudient sous le nom de culture, c'est-à-dire l'ensemble de valeurs et de normes de conduite tendant à former une vision du monde et une manière d'agir sur ce monde propres à un groupe d'êtres humains.

Envisagés sous cet angle, ces mouvements, que nous qualifierons de mouvements d'éducation des adultes proprement dits, cessent de présenter un caractère d'hétérogénéité. Mais, surtout, c'est leur fonction ultime qui apparaît clairement. Dans des sociétés où l'évolution culturelle se fait très rapidement, comme c'est le cas pour toutes les cultures de la civilisation occidentale et même du monde entier à l'heure actuelle, il est normal et même nécessaire que des groupements essaient de diriger cette évolution. Cette tentative de direction se fera soit en accélérant l'évo-

lution dans certaines directions jugées préférables, soit en essayant de conserver un statu quo qu'on croit salutaire, soit même en cherchant à revenir à des formes d'un passé idéalisé. Toujours, il sera possible de situer dans l'une de ces directions l'action d'un mouvement d'éducation sur l'évolution culturelle d'une société.

Non contents du rythme d'évolution d'une société, les dirigeants d'un mouvement d'éducation des adultes veulent par une action concertée agir sur ce rythme, veulent diriger au moins un secteur de la culture totale dans un sens donné qu'ils jugent sincèrement le meilleur pour la société toute entière ou qu'ils croient devoir être le plus utile à leurs propres intérêts (nazisme, marxisme).

Cependant, une telle action sur la culture toute entière ou même, comme c'est le cas le plus souvent, sur un seul secteur de la culture, n'est pas aussi simple ni aussi facile qu'on peut le croire dans l'ardeur première pour une cause qu'on découvre. Les facteurs en jeu dans la vie culturelle d'une société ou même d'un petit groupe, sont trop nombreux et trop complexes pour qu'on puisse impunément les ignorer. Trop nombreux sont les échecs de gens de bonne volonté qui se sont lancés à l'aveuglette. Certes, quelques-uns ont réussi des tâches renversantes et ont même changé radicalement le cours de l'évolution culturelle, tels les apôtres ou Karl Marx. Mais ceux-là, en plus de jouir de facteurs sociaux qui favorisaient l'orientation qu'ils prêchaient, étaient assistés de la lumière divine ou possédaient un sens inné des mécanismes de la vie sociale.

En règle générale, les hommes d'action ne peuvent seuls conduire efficacement sur une longue période une action d'éducation ou de réforme culturelle. Ils ont besoin à la fois du théoricien pur qui recherche les lois ou du moins les constantes de la vie sociale, et de l'homme de recherche qui vérifie ces constantes dans les faits concrets et les ajuste aux circonstances particulières d'une société donnée.

Ainsi, la première condition d'une éducation des adultes efficace est une connaissance théorique du phénomène culturel. Il est surtout

nécessaire de connaître comment naît une valeur culturelle, comment cette valeur se concrétise et produit des normes d'action, comment ces normes elles-mêmes s'incarnent dans des coutumes et des institutions, comment le contrôle social vient renforcir l'impérativité de ces normes, enfin, et surtout peut-être, comment de nouvelles normes peuvent remplacer les valeurs et les normes existantes, et à quel prix, et à quelles conditions.

Malheureusement, la vie culturelle n'a pas, comme la vie économique, encore trouvé son théoricien définitif. Les sociologues discutent encore de certains processus propres à la culture. Cependant, malgré cet état incomplet de la théorie, les points acquis actuellement sont plus que suffisants pour servir de point de départ à une action vraiment efficace.

La deuxième condition est une connaissance empirique de la culture et du milieu où l'on veut travailler. Cette connaissance doit être double : d'abord une saisie de la culture du milieu général et du groupe total où s'insère le groupe à transformer ; ensuite une connaissance précise de ce groupe et du milieu restreint où il évolue. Ainsi, un effort d'éducation des adultes parmi les collets blancs d'un quartier d'une ville de la province de Québec supposerait a) une étude du milieu et de la culture canadienne-française. Cette étude devrait surtout montrer les valeurs fondamentales de cette culture ainsi que les normes et institutions principales qui incarnent ces valeurs. Elle devrait aussi s'attacher particulièrement à l'étude de la division du travail et de la division sociale. b) Une étude des collets blancs dans ce même milieu général, surtout de leurs valeurs et de leurs normes particulières et du statut social que leur reconnaît la société totale. c) Une étude de la ville et du quartier donné. Cette étude devrait rechercher les traits culturels propres à ces milieux, de même que la division du travail et la division sociale qui les caractérisent. d) Enfin une étude de la situation sociale et de la culture propre aux collets blancs de ce quartier.

On pourrait, alors, non seulement déterminer exactement la position sociale et la signification de ce groupe de personnes, mais encore expliquer en grande partie leur comportement. On pourrait surtout voir clairement comment la sous-culture de ce groupe à la fois s'intègre et s'oppose à la culture de la société qui l'enveloppe. On préciserait ainsi quelles sont les valeurs et les normes qui sont profondément enracinées dans la culture du groupe et du milieu, quelles sont celles qui s'opposent à la culture du milieu, quelles sont celles qui ne sont qu'accidentelles au groupe. On verrait de plus dans quel sens se fait l'évolution culturelle dans ce groupe et à quelle vitesse. On verrait quelles sont les valeurs qu'on pourrait le plus facilement y introduire ou y conserver.

Toutes ces recherches ne sont peut-être pas nécessaires pour un travail de réforme de courte durée sur un groupe restreint. Elles dépassent certainement les ressources dont pourrait jouir une organisation chargée d'un tel travail. Il peut suffire, alors, d'une étude de ce seul groupe, ou même d'une connaissance intuitive de gens qui sont en contact avec ce groupe depuis longtemps. (Cependant, il faut se méfier de la connaissance intuitive qui souvent est partiale et biaisée). Mais si l'on considère l'ensemble des mouvements d'éducation des adultes sur une longue période, la nécessité de telles recherches apparaît d'autant plus urgente qu'elles sont pratiquement inexistantes dans notre milieu. Tant qu'il en sera ainsi, les mouvements d'éducation des adultes risqueront l'inefficacité à chaque pas.

Enfin, il est nécessaire qu'un mouvement d'éducation ait une idée très précise de son objectif, c'est-à-dire des valeurs et des normes qu'il préconise. Cet objectif sera précisé à partir d'une philosophie ou d'un ensemble de valeurs plus grand. Pour que cet objectif ne soit pas préjudiciable à l'ensemble de la culture, il faut que la philosophie ou les valeurs dont il s'inspire soient authentiques. Sur ce plan, la tâche des chrétiens est immense, particulièrement celle des laïcs. C'est à eux que revient la direction de l'évolution de la société dans la seule voie qui soit la vraie, celle du Christ.

Une fois un objectif précisé, il faut voir quels traits culturels le changement proposé cherchera à remplacer ou à renforcer. Il faut voir de quelle manière ces nouveaux traits s'ajusteront dans l'équilibre existant et quelles sont les chances pour que l'équilibre nouveau vaille mieux que le précédent. Il faut même voir si le changement proposé a des chances d'être accepté vu le contexte culturel du groupe. Ces précisions. ce seront à la fois la connaissance du milieu et du groupe et la connaissance de la théorie du changement culturel qui permettront de les établir.

La théorie du changement culturel sera aussi utile dans le choix des méthodes, des techniques qui seront les plus aptes à apporter le résultat désiré. En effet, la théorie en recherchant l'explication de l'évolution culturelle, étudie par quels moyens cette évolution s'opère, et peut ainsi fournir des conseils très précieux aux hommes d'action.

Les mouvements d'enseignement aux adultes et les mouvements d'éducation des adultes prennent de plus en plus de place dans la vie de notre société. Leur travail, par suite de l'expérience accumulée, apporte toujours plus à notre population. Espérons que de nombreuses recherches sociologiques sur notre milieu viendront leur faciliter la tâche.

Gérald FORTIN

Les rapports Kinsey ou du biologisme en psychologie

Les deux rapports Kinsey constituent-ils, comme on veut bien le prétendre en certains milieux académiques, un apport décisif à la psychologie de la vie sexuelle ? Rappelons que le premier rapport Kinsey parut en 1948 et portait sur le comportement sexuel du « mâle » américain, tandis que le second publié il y a à peine un an traitait du comportement sexuel de la « femelle » américaine. L'ambition de leur auteur et de son équipe était de nous offrir une distribution statistique des modalités présentes du comportement sexuel de la population américaine. On espérait ainsi vider une querelle qui ne cesse de diviser les différentes écoles de psychopathologie : à quels critères reconnaître si la vie sexuelle d'un individu est normale ou non ? Voici comment Kinsey comptait éclairer ce problème : une fois établi comment se comportent sexuellement la majorité des hommes et des femmes aux Etats-Unis, il lui serait aisé de dégager ce qui dans le contexte culturel présent de l'Amérique de 1950 pourrait ou non être considéré comme un comportement sexuel normal. Dès le point de départ, Kinsey et ses collaborateurs postulaient un concept statistique de la normalité : se révélerait normal à leurs yeux, ce qui serait pratiqué par le plus grand nombre. Il s'en suivait que ce qui était diagnostiqué comme anormal ou infra-normal il y a dix ans pourrait fort bien devenir normal le jour où l'on découvrirait — au moyen toujours d'enquêtes systématiques — que le plus grand nombre avait adopté ce mode de conduite. Et demain il suffirait que ces mêmes individus lui préfèrent un autre mode de conduite pour que ce qui était normal hier soit classé comme une perversion ou déviation pathologique. Comme en apporte le vent ! On devine à quelles aberrations et absurdités pareil postulat pouvait conduire notre statisticien de la sexualité.

Cet illogisme tient à l'abus que l'on fait de la statistique dans les sciences de l'homme, lui demandant des lumières sur des problèmes

qu'elle ne saurait éclairer. Son rôle spécifique dans l'exploration d'un phénomène quel qu'il soit, c'est de nous offrir au stade de l'observation de ce phénomène une représentation quantifiée de celles de ses composantes que l'on a réussi à identifier. Par ses présentations graphiques autant que par ses formules d'inférence, la statistique réussit à dégager pour nous certains rapports de fréquence, certains *corrélats* soit de concomitance, d'antécédence ou de conséquence entre deux ou plusieurs des multiples facteurs qui composent le phénomène observé. Beaucoup d'hommes de science se refusent à dépasser ce stade. Ils demandent à la statistique de leur assurer grâce à ses inductions (et la cybernétique offre à ce niveau des formules qui permettent les acrobaties intellectuelles les plus audacieuses) une intelligence exhaustive de ce qu'ils observent. C'est au nom de la statistique que certains d'entre eux ont prétendu que notre cosmos était un univers continu. La philosophie grecque nous aurait égarés en s'ingéniant à tout penser en termes de dichotomie. Au contraire la statistique peu à peu nous apprendrait, selon eux, à ne poser que des différences de degré là où nous avions l'habitude depuis Aristote d'introduire des différences de nature, comme entre matière et esprit, entre l'inorganique et l'organique, entre le « somà » et la « psychè ». D'où les divagations de certains psychiatres et psychanalistes, infatués de statistique, qui vont jusqu'à affirmer que nous sommes tous plus ou moins névrosés, qu'il n'y a qu'une question de degré entre la richesse psychique d'une vie adulte complètement évoluée et la déchéance mentale d'une psychose organique. A leur dire nous n'aurions là que les deux extrêmes d'un même *continuum*.

La statistique offre des possibilités indéniables. Mais il faut lui reconnaître des limites. Elle n'atteint que l'observable et ne saurait nous révéler que des rapports de co-existence entre les divers facteurs constitutifs d'un phénomène. Jamais ses inférences ne dépasseront le niveau des corrélats. L'exploration scientifique devra se poursuivre à d'autres plans et faire appel à d'autres systèmes de concepts pour atteindre à une explication vraiment causale du phénomène observé.

Si la compilation et la manipulation statistiques de certaines données acquises en psychologie nous paraît un travail préliminaire indispensable, prérequis et présupposé à l'étude systématique de certains faits psychiques, c'est le cas par exemple de l'étude des processus sensori-moteurs, il nous faut y renoncer chaque fois que l'observation directe ne peut s'opérer dans des conditions minima de validité. Kinsey et ses collaborateurs ont été en partie conscients de cette difficulté. Ils ont cru y parer en ayant recours aux techniques éprouvées de sondage d'opinions. En excellents statisticiens, au fait des trucs du métier, ils ont réussi à mettre à point un échantillonnage vraiment représentatif des « sexuellement aptes » aux Etats-Unis. Cet échantillonnage était très savamment stratifié des points de vue géographique, ethnique, âge, socio-économique, religieux, niveau mental, professionnel et éducationnel. De ce côté, rien à reprendre : les plus exigeants statisticiens ne pouvaient que se déclarer comblés. De plus, appréhendant des résistances de la part des personnes qu'ils soumettraient à leurs enquêtes, ils renoncèrent à utiliser le genre de questionnaire habituel, le questionnaire à « réponses-alternatives », dont font usage les grandes agences de sondage d'opinions, comme les Gallup Polls. Ils eurent recours au questionnaire à « réponse-spontanée », comptant ainsi obtenir des réponses plus valides et un matériel plus riche en information. Ils poussèrent ce souci de validité au point de se préoccuper de neutraliser la situation de l'entrevue en ne dépêchant que des hommes comme enquêteurs auprès des « mâles » et que des femmes auprès des « femelles ». On ne pouvait pas se montrer plus obsessivement objectif.

Comme résultat à des efforts aussi consciencieux beaucoup d'hommes et encore plus de femmes se refusèrent à donner quelqu'information que ce soit sur leur vie sexuelle tant présente que passée. D'autres consentirent à répondre, certains mêmes abondèrent en détails des plus crus que Kinsey et ses collaborateurs considérèrent des plus révélateurs. C'est à partir des informations ainsi obtenues que les calculs statistiques s'élaborèrent, que de savantes courbes et d'impressionnants

graphiques furent tracés, que les inférences les plus inattendues furent tirées et qu'une théorie sur l'évolution des cycles sexuels s'édifia : le tout constituant les deux massifs rapports au peuple américain, qui doivent l'aider à dégager les normes devant régler ses conduites ou inconduites sexuelles. Un homme par exemple qui en l'an du Seigneur 1954 vit en concubinage peut se rassurer et se considérer comme un individu normal, puisque 41% des hommes aux Etats-Unis s'y adonnent de façon quasi-habituelle. Une femme au contraire ne devra consentir à commettre l'adultère que de façon épisodique, puisque seulement 12% des femmes mariées aux Etats-Unis sont infidèles à leurs maris plus de quatre fois dans leur vie. Il lui faudra attendre un autre rapport du Dr. Kinsey et espérer qu'alors la culture américaine sanctionnera le libertinage de ses femmes. Voilà ce à quoi peut conduire la démocratisation de l'éthique : on se croirait dans le « Brave New World » d'Aldous Huxley, un pauvre monde à la merci de la technocratie des psychologues.

Mais quel élément de la population américaine représente ces hommes et ces femmes qui se sont refusés à répondre aux enquêteurs du Dr. Kinsey ? A mon avis, les gens les plus normaux, les individus les plus stables et les plus évolués. Quel homme équilibré, quelle femme saine d'esprit, aux questions du premier venu, même sous le sceau de l'anonymat, va consentir à détailler le contenu de sa vie sexuelle et son évolution. Il est vrai que les prudes et les inhibés sont presque inexistants depuis que Freud est passé et nous a libérés de nos fausses pudeurs. Mais Freud serait le premier à convenir que seuls les exhibitionnistes sont empressés à se répandre en confidences sur leurs prouesses sexuelles, et cela pour la bonne raison, Freud est celui qui l'a le mieux mise en évidence, que l'exhibitionniste ressent un besoin absolument compulsif de se convaincre qu'il n'est pas un impuissant et d'en convaincre les autres.

Nous ne pouvons en conclure que les enquêteurs du Dr. Kinsey n'ont réussi qu'à recueillir les opinions fantaisistes des exhibitionnistes,

quoique les plus sérieux psychiatres américains n'ont pas manqué de l'affirmer. Fort vraisemblablement pareilles questions ont pu ne pas paraître trop odieuses à une catégorie d'individus que la psychologie contemporaine trop souvent ne considère comme existante que dans les schémas des moralistes les plus rigides, mais qui n'en existe pas moins tragiquement dans la réalité de la vie de leurs victimes, la catégorie des débauchés et des vicieux. Ces pauvres êtres, dans la mesure où ils sont encore capables de moments de sincérité et de véracité, sont les seuls peut-être qui ont répondu validement au questionnaire du Dr. Kinsey. Ces individus n'ont presque plus aucun mobile qui puisse les inciter à mentir ou à se taire. Pour la plupart, ils sont des désabusés de l'amour, qu'un grand amour auquel ils s'étaient donnés d'un cœur total a déçus. Ils ne croient plus à l'amour humain et ils n'ont pas encore découvert l'Amour. Ils ont décidé de miser sur le plaisir et d'y trouver leur bonheur. Victor Hugo, tel qu'André Maurois nous l'a révélé dans sa biographie récente sous le titre d'« Olympio », me paraît un exemple type de l'individu qui cherche dans la promiscuité des substituts aux exigences d'un cœur trompé. Chez ces êtres, la vie sexuelle est plus ou moins totalement dissociée de la vie affective. Ils s'abandonnent à l'érotisme, comme d'autres se réfugient dans l'angélisme, pour parer au vide de leur vie. L'anonymat que leur assurent ces enquêtes ne peut que les inviter à étaler leur vie avec une plus parfaite lucidité. Ils n'ont aucune raison de cacher quoi que ce soit en des circonstances aussi peu compromettantes. Ils peuvent déposer leur masque devant cet inconnu et dévoiler leurs habitudes de plaisir avec autant d'aisance qu'ils détailleraient toute autre habitude de vie qui n'engage que leur moi superficiel. Et cela tient à ce que le vice, au sens théologique du mot, fait de l'homme un émietté : tout en lui se désintègre et suit sa propre pente. *« Amor sui disgregativus »*.

Mais tout être humain pour qui sa vie sexuelle est partie intégrante de sa vie amoureuse ne peut que se refuser à répondre à toute question indiscrète sur l'intimité de ses rapports avec l'être qu'il aime. Car une

sexualité saine, authentiquement évoluée, ne se satisfait que dans le couple et le couple fécond. Les amoureux considèrent toujours comme incommunicable ce qu'ils vivent au plan de leur amour. Ils se refusent à tout aveu, il leur répugne de s'épancher même avec leurs amis les plus chers sur ce qui constitue le contenu de leur vie amoureuse, non pas comme on l'enseigne encore en certains milieux jansénistes parce qu'ils ont honte, mais parce qu'ils se considèrent incapables de partager ce qui ne peut être vécu qu'à deux. C'est pour la même raison que spontanément ils s'isolent, non encore parce qu'ils ressentent le besoin de se cacher, mais que d'instinct ils savent que les exigences de leur amour ne peuvent être comblées que dans cette possession mutuelle qui exclut tout partage. C'est pour des raisons analogues que les saints authentiques, qui tous sont de grands amoureux, sont les plus discrets sur les faveurs dont Dieu les comble et les derniers à reconnaître leurs miracles ou à faire mention de leurs extases. Selon l'aveu d'une carmélite de notre siècle, c'est de tout cœur qu'ils aspirent à demeurer « seuls avec le Seul ». C'est le paradoxe de l'amour humain de n'être adulte que dans la mesure où il est à la fois fécond et possessif. Le couple doit tendre à la possession exclusive s'il veut être fécond. Les amoureux peuvent continuer de chanter qu'ils sont seuls au monde. Les manœuvres les mieux concertés pour percer le secret de leur amour ne sauraient qu'échouer ; il ne sera jamais connu que de Dieu.

Le Dr. Kinsey a versé dans un travers commun à beaucoup de psychologues. En réduisant l'amour humain à ses composantes biologiques (sa langue même le trahit : de réduire l'homme à un mâle et la femme à une femelle est déjà nettement symptomatique), il a cru le rendre accessible à l'observation et susceptible de manipulations statistiques. Ce fut l'erreur de tous les béhavioristes. Dans leur phobie de la métaphysique, ils n'ont voulu reconnaître comme fait psychique que ce qui était mesurable, n'atteignant ainsi du monde psychique que les seules réalités qui comportent des dimensions physiologiques. En plus de nier de cette façon les modes les plus évolués de notre activité psy-

chique qui est essentiellement immanente, un pareil réductionisme en vient, de l'aveu même de ses adhérents, à penser tout comportement humain uniquement en termes de stimulus et de réaction, ne tenant ainsi aucun compte de ce qui est inhérent au sujet qui agit, ses mobiles latents, le plus souvent les plus déterminants de ses actes. La sexualité humaine est plus que la résultante de sécrétions glandulaires, plus que l'expression de poussées libidineuses : elle sert en nous des passions et surtout tend à satisfaire un appétit, le plus exigeant qui soit, notre appétit de bonheur et d'absolu. La sexualité humaine est une psycho-sexualité, elle participe de ce fait au mystère de l'âme humaine qui ne peut s'éveiller à l'amour sans mettre en cause sa destinée éternelle. La biologie ne saurait à elle seule nous en donner l'intelligence, pas plus que la minéralogie ne pourrait prétendre rendre compte de la perfection gothique de la cathédrale de Chartres ou la mathématique nous syntoniser à la grâce indicible d'une symphonie de Mozart. Le meilleur en nous, qui en est le plus spécifiquement humain, transcende le biologique et pour cette raison échappera toujours à la statistique, même la plus savante. Pour beaucoup de psychologues, il leur reste à apprendre que l'esprit de géométrie s'avère à l'usage plus qu'obtus et inepte à opérer certains sondages. Ils feraient bien de faire appel plus souvent à l'esprit de finesse s'ils ambitionnent d'atteindre un jour les profondeurs inexplorées du cœur humain.

Bernard MAILHIOT, O. P.

Le drame de Judas au théâtre et à la radiodiffusion française

Depuis trois ou quatre ans, il est devenu difficile de passer une soirée dans un théâtre parisien sans voir évoluer sur la scène une ou plusieurs soutanes. L'homme d'Eglise et tous les conflits auxquels sa condition et son rôle peuvent donner lieu dans sa propre conscience comme dans le milieu où il exerce son ministère, semblent obséder la dramaturgie contemporaine, y compris celle qui procède de l'antichristianisme le plus déclaré.

Un tel phénomène est plus mystérieux qu'exceptionnel. Il y a ainsi des thèmes de méditation longtemps demeurés en marge de la vie littéraire et qui soudain l'envahissent entièrement comme si, parvenus à maturité, ils s'imposaient d'eux-mêmes à l'inquiète recherche des esprits créateurs. Le dernier venu de ces sujets dont on dit qu'ils sont « dans l'air » tourne autour de la personne de Judas et de cette trahison immotivée que tant de siècles ont acceptée telle quelle, sans avoir songé, semble-t-il, à en remarquer le caractère profondément énigmatique.

Or dans les trois mois qui viennent de s'écouler, on a vu sortir deux ouvrages sur ce thème et un troisième est annoncé et attendu avec une extrême curiosité en raison de la personnalité de son auteur, M. Marcel Pagnol, auteur célèbre de *Topaze* et de la trilogie de Marius. Les deux œuvres déjà parues se rejoignent non seulement par leur sujet mais encore par leur titre. *Un nommé Judas* tel est celui de la pièce que MM. Claude Pujet et Pierre Bost font représenter actuellement à la Comédie Caumartin, tandis que M. Loys Masson vient de donner à la Radiodiffusion française un drame magnifique qu'il appelle *Un certain Iscariote*.

Mais là s'arrête l'analogie entre ces deux évocations du personnage de l'apôtre déchu qui diffèrent dans leur essence même, la première étant une explication humaine et l'autre une vue métaphysique. Il y a d'ailleurs dans ce rapprochement une démonstration assez impression-

nante de la valeur propre, en tant que genre littéraire, du théâtre radiophonique et de l'ampleur du champ qui s'ouvre devant lui. Le théâtre traditionnel a sur lui une supériorité évidente par cette présence vivante des personnages incarnés dans des êtres de chair, par cette chaleur et cette palpitation qui circulent de la scène à la salle. Mais ce qui fait sa richesse et son intensité lui trace en même temps ses limites. Son domaine naturel est celui de l'affectif pur. Les personnages de théâtre dépassent très difficilement pour le spectateur les états d'âme, les joies et surtout les souffrances où, comme créatures humaines, ils sont enfermés à ses yeux. Ces états d'âme, cette souffrance font écran aux idées générales dans lesquelles l'auteur prétend les prolonger mais qui lui appartiennent en propre, et non à eux, détachés qu'ils sont de leur créateur dans la mesure même où il a réussi à les rendre vivants.

Au contraire cette donnée abstraite que postule l'émission radiophonique, cette parole à l'état pur, diversifiée mais dépersonnalisée, se prête beaucoup mieux à un théâtre d'idées.

Le théâtre radiophonique, dans ce sens, ne doit donc pas être regardé comme un genre infirme, privé d'un de ses éléments essentiels ; mais comme un art autonome, ayant ses lois et son terrain propres. C'est ainsi qu'on a pu donner voici quelques années à la Radiodiffusion française, avec le plus grand succès, le texte intégral d'un admirable poème dramatique de Paul Claudel, *Le repos du septième jour* dont la représentation sur une scène n'est même pas imaginable.

Pour revenir à nos deux Judas, celui de Claude-André Pujet et Pierre Bost, spécule uniquement sur des valeurs humaines. Judas, tard venu dans la troupe des disciples parce que d'abord sceptique, est, au moment où l'aventure tourne au drame, le seul dont la foi ne chancelle pas. Mais, moins simple que les autres, il cherche à comprendre, il croit comprendre que cet équilibre difficile entre la divinité et l'humanité du Maître est en train de se rompre, que le Christ se laisse envahir par son humanité, qu'il faut aider et même contraindre le Dieu qui est en lui à s'affirmer dans le miracle décisif. Jusqu'à la croix, il attendra ce miracle

rendu nécessaire par sa trahison. Le : « Si tu es Dieu, descends de ta croix », défi dans la bouche des Juifs, est en lui non pas même comme une prière mais comme une certitude. Il ne voit pas que le miracle se produira bien, mais de l'autre côté de la mort. Après le « Tout est consommé », il croit que tout est fini. Il n'a plus la constance d'attendre le troisième jour, et il se pend au moment où la résurrection va lui apporter la preuve qu'il avait vu juste.

Du point de vue exégétique, sans doute MM. Puget et Bost pourraient-ils soutenir leur thèse en faisant valoir que la Passion et la Crucifixion étant la fin nécessaire de la mission du Messie, la trahison de Judas est conforme au plan divin, et d'autant plus conforme qu'elle est accomplie précisément pour aboutir au miracle où le Fils de l'Homme se manifeste clairement comme le Fils de Dieu. Son Judas fait en somme une simple erreur sur l'horaire.

Mais ce que les auteurs ont cherché, c'est simplement à humaniser la figure de Judas et si leur très grand talent parvient à nous rendre plausible leur explication des faits, c'est non pas en nous convaincant mais en nous touchant, non par des arguments mais par des accents profondément émouvants où s'exprime sa confiance aveugle, puis son aveugle désespoir.

Le drame radiophonique de Loys Masson va certainement beaucoup plus loin que celui de Claude-André Pujet mais on peut douter qu'il aurait au théâtre une semblable emprise sur le public.

Le drame vécu par Judas, dans l'œuvre de Loys Masson est sans doute bouleversant mais il est bouleversant dans le domaine de l'esprit non dans celui du cœur. Et il ne pourrait en être autrement puisque dans ce drame, Judas n'est pas plus uniquement homme que ne l'est le Christ lui-même. Judas est Satan fait homme, comme Jésus est Dieu fait homme. Son drame n'est pas humain, il est purement spirituel.

C'est le drame de Satan incarné qui a voulu, qui a espéré, à la faveur de la venue du Messie, être — lui, Satan, — s'imposer comme le rédempteur du genre humain. « Judas, dit-il, voulait crucifier le malheur

des hommes à jamais, en se faisant crucifier à la place du Christ ». Il y a, dans sa prétention, à la fois le sommet de l'orgueil et une immense illusion d'amour, avec une étrange et insidieuse logique. « Imaginez, fous que vous êtes, imaginez ce qui aurait été s'il m'avait laissé sa croix. Il vous apporte le pardon du Père, à naître chaque jour de vos mille calvaires répondant au sien. Moi, je vous donnais la fin du désespoir qui est Moi, je levais la mort... Judas-Croix, c'était l'Eden revenu ».

Mais Judas a beau crier sa profession de foi, tout en lui est l'envers de ce qu'il prétend être.

Il veut forcer un paralytique à recouvrer l'usage de ses membres, et son incantation, frénétiquement repoussée par le malade, n'aboutit qu'à le tuer.

La guérison d'un aveugle devient entre Pierre et lui l'enjeu d'un terrible débat. Dans l'hésitation de Pierre à tenter la guérison Judas dénonce le doute en lui sur la réalité du pardon du Christ après le triple renoncement.

Mais si tout est négatif en lui, tout en Pierre qui aime Dieu est positif. « C'est vrai, je tremble, répond Pierre. Je tremble de joie, je tremble d'humiliation récompensée... et tu m'as procuré ce que le Christ lui-même ne m'a pas apporté : de me sentir si infiniment petit que je suis riche de toute pitié, que chacun de mes gestes, chacune de mes pensées, tout baigne dans un immense arc-en-ciel de pitié, dans un extraordinaire amour... »

L'humilité devenue richesse active, c'est là ce qui effraie Judas et c'est par là que Pierre dénonce l'orgueil dans ce que Judas appelle son amour.

Mais quand, à l'issue de cette confrontation dont la violence s'élève jusqu'à la plus tragique grandeur, Pierre s'éloigne, avec l'aveugle guéri, Judas-Satan a une explosion de désespoir où il semble bien que l'auteur ait voulu exprimer la sincérité de son appel. « Par le sang, par son sang d'homme, je suis avec lui sur la croix... Finir. Finir avec l'amour de

l'homme... Pierre, ton pardon, et je serai dans la lumière avec lui, et le monde guérira... Finir avec le pardon de l'homme... Finir... »

L'œuvre reste en suspens sur ce mot pour se clore par la simple lecture de l'introduction des *Actes des Apôtres* où est relatée la mort de Judas, comme pour marquer qu'au sacrifice de la croix, Judas-Satan n'a trouvé en fin de compte que la réplique de son suicide dérisoire.

Henry Barraud

Gertrude Von Le Fort, romancière catholique

Quand il s'est agi pour moi cette année de choisir un sujet, un nom m'est venu à la mémoire sans hésitation : Gertrude Von Le Fort.

C'est celui d'une romancière dont j'ai lu les œuvres principales il y a au moins quinze ans. Alors que, étudiante sans souci, j'avais, mot magique, des loisirs ! et le temps de lire.

A la seule évocation de son nom, tout un pan de ma jeunesse s'est soudain levé à mes yeux.

J'ai revu la bibliothèque du Parlement à Ottawa où j'empruntais sans vergogne des piles de livres hautes comme ça !

J'ai revu aussi un mince volume à couverture vert pâle, qui portait au fronton la mention : « Collection les Iles » ! Les Iles, ce mot merveilleux suggérait à mon imagination des espaces immenses traversés de grands vents, des pays mystérieux où l'on découvre des choses infiniment précieuses.

Et c'est bien ce que représentait pour l'étudiante novice mais curieuse de savoir, la très belle collection « Les Iles » dirigée par Jacques Maritain. Les ouvrages de cette remarquable collection offraient à l'esprit chercheur des aperçus nouveaux, un horizon élargi, dans la grande perspective catholique.

Le petit volume dont je parle était bien de cette trempe. C'était « *La dernière à l'échafaud* » de Gertrude Von Le Fort. Ce roman d'une puissance extraordinaire me fascina. Et coup sur coup, je lus les deux autres romans de Gertrude Von Le Fort que possédait la bibliothèque du Parlement : « *Le voile de Véronique* » publié en français dans la collection catholique « *Le Roseau d'or* », et « *Le pape du ghetto* », qui faisait lui aussi partie de la collection « Les Iles ».

Il y a de cela très longtemps, mais l'œuvre de cette romancière extraordinaire a laissé chez moi une impression profonde et permanente qui ne s'efface pas.

C'est pourquoi j'ai le très grand plaisir de vous parler de son œuvre.

Pour rédiger le présent travail, j'ai relu les trois volumes déjà lus et j'ai eu la bonne fortune de pouvoir me procurer tous ses autres ouvrages traduits en français.

Depuis plusieurs semaines, j'ai lu chacun de ces volumes d'un couvert à l'autre et je vous assure que ce fut dans l'enthousiasme.

Après quinze ans, j'ai retrouvé l'œuvre de Gertrude Von Le Fort plus grande et plus profonde que je ne le pensais. La vie qui a passé et la maturité qui s'y rattache m'ont permis de la mieux comprendre et mieux apprécier, peut-être pas avec l'enthousiasme débordant de mes 18 ans, mais mieux encore avec une émotion profonde et sincère.

En relisant son œuvre, je me suis rendu compte tout à coup de l'influence immense et profonde exercée par Gertrude Von Le Fort sur toute une génération d'écrivains catholiques en Allemagne, en France et en Angleterre.

Gertrude Von Le Fort qui est avant tout une romancière *catholique* a chanté les grands thèmes de l'Eglise, de la Vie et de la Mort, et surtout de la Grâce.

Or, le fait de relire ses œuvres vient confirmer, renforcer une conviction qui s'est formée lentement au cours de mes lectures depuis plusieurs années. A savoir que Gertrude Von Le Fort a influencé de façon directe l'œuvre des plus grands écrivains catholiques de notre génération. En Angleterre, Evelyn Waugh et Graham Greene, pour nommer deux d'entre les plus grands. Le roman "*The power and the glory*" du romancier Graham Greene porte sans aucun doute possible la trace de son influence. Plusieurs d'entre nous ont vu au cinéma la version française du film réalisé par John Ford d'après le roman "*The power and the glory*". C'est l'histoire d'un prêtre mexicain qui est un lâche et qui va au martyre en demandant pardon à Dieu de son indignité. Le titre du film était je crois : « *Dieu est mort* », et le rôle du

prêtre était joué par Henry Fonda. Jusque dans ce film, à travers l'œuvre de Graham Greene, on retrouve les grands thèmes de l'œuvre de Gertrude Von Le Fort.

En France, on retrouve l'influence manifeste de son œuvre chez François Mauriac et chez Daniel-Rops. On a comparé les vers de Gertrude Von Le Fort à ceux de Paul Claudel, dont elle possède aussi le symbolisme puissant et la large cadence. Mais dans le cas de Claudel il ne peut être question d'influence. Ces deux grands esprits se sont développés dans la même direction, en suivant des voies parallèles mais qui se rencontrent rarement et toujours sur le plan d'une admiration réciproque et sans borne.

Georges Bernanos, le grand pamphlétaire catholique qu'on a surnommé le successeur de Léon Bloy, a tiré le sujet de ses « *Dialogues des Carmélites* » du dernier roman de Gertrude Von Le Fort : « *La dernière à l'échafaud* ». Voici le texte qu'on trouve en italique à la fin des « *Dialogues des Carmélites* : Les *Dialogues des Carmélites* ont été écrits par Georges Bernanos en Tunisie dans le courant de l'hiver 1947-1948. Ils étaient destinés à un film dont le scénario avait été composé par le R. P. Raymond Bruckberger, d'après la célèbre nouvelle de Gertrude Von Le Fort, « *La dernière à l'échafaud* »... Ce travail qui répondait à une commande devint bientôt une œuvre qui appartient en propre à Bernanos... L'auteur de « *La joie* » retrouvait dans ce sujet — dans l'histoire de Blanche de la Force dominée par la peur et allant au martyre avec son angoisse finalement conformée à la Sainte Agonie de Notre-Seigneur — l'une des préoccupations dominantes de sa vie spirituelle et de son œuvre. « *Le manuscrit des Dialogues* » était achevé lorsque en mars 1948, Bernanos s'alita pour ne plus se relever ».

Après sa mort des amis sûrs se chargèrent de la correction du manuscrit et de sa publication, sous forme de pièce en 5 tableaux.

Les « *Dialogues des Carmélites* » furent portés à la scène pour la première fois, chose étrange, en anglais, à Londres.

Ils furent créés en France au printemps de 1952, par les Compagnons du Centre dramatique de l'Est au Théâtre Hébertot. Avant les Compagnons, Louis Jouvet se préparait, lui aussi à la monter, depuis des années, lorsque la mort brisa ses projets.

La création des « *Dialogues des Carmélites* » eut un retentissement immense dans tous les milieux catholiques.

Pourquoi ce remous, cette émotion suscitée autour de la pièce d'un écrivain défunt, qui à l'instar de Léon Bloy, son maître, fut toute sa vie un sujet de controverses et de discussions même parmi ses amis ?

C'est que, dans ce monde troublé et inquiet, chez ces peuples portant encore les horribles cicatrices de deux grandes guerres, dans un siècle qui a perdu sa route et la cherche en aveugle, tâtonnant, les mains tendues, les « *Dialogues des Carmélites* » apportent une réponse, la réponse éternelle de la souffrance et du sacrifice consenti librement et avec joie.

Ces quelques faits vous expliquent en partie l'immense influence de Gertrude Von Le Fort chez tous ces écrivains.

Qui est-elle donc, cette femme, et à quoi tient cette marque laissée par elle ? L'étude de son œuvre nous le dira, quand nous aurons passé en revue le peu que nous connaissons de sa vie. Il semble que sa personnalité propre s'efface pour se fusionner à son œuvre et que la meilleure façon de la connaître ne soit pas quelques détails biographiques, mais la grande voix de ses œuvres.

La baronne Gertrude Von Le Fort, romancière et poète, essayiste, philosophe et même théologienne, naquit à Minden en Westphalie le 11 octobre 1876, ce qui lui donne aujourd'hui plus de soixante-quinze ans. Son père était Lothar Frederik Francis Peter Von Le Fort. Les barons Le Fort étaient à l'origine des huguenots français qui fuirent la France devant les persécutions religieuses qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV. Ils errèrent de Savoie en Suisse, de là en Russie, puis en Allemagne où la branche de la famille de Ger-

trude se fixa en Prusse. Durant deux siècles les barons Le Fort y possédèrent de grands domaines.

Durant sa jeunesse Gertrude Von Le Fort étudia l'histoire et la philosophie aux universités de Berlin et de Heidelberg. A Heidelberg, elle étudia la philosophie avec le maître Ernst Troeltsch.

Ce philosophe protestant exerça sur Gertrude Von Le Fort une profonde influence. Elle édita ses écrits théologiques en 1925. Et à l'instar de Christopher Dawson sur qui Ernst Troeltsch exerça une bienfaisante influence, les écrits de son maître amenèrent Gertrude Von Le Fort au seuil de l'Eglise catholique.

Elle se convertit quelques mois après la mort d'Ernst Troeltsch. Sa conversion eut lieu à Rome en 1925. La Ville Eternelle chargée des souvenirs de l'Eglise et les grandioses cérémonies du culte catholique contribuèrent à achever l'œuvre de conversion si bien commencée par le philosophe allemand.

Un an auparavant, en 1924, elle avait publié son premier livre : « *Aus dem Hymnen an die Kirche* », «*Hymnes à l'Eglise* ». Cet ouvrage reflète le combat qui se livrait alors en son âme et à ce point de vue peut être considéré comme autobiographique, bien que ce soit des poésies.

En 1928, parut son premier roman : « *Das Schweisstuch der Veronika* », « *Le voile de Véronique* » ; puis deux ans plus tard en 1930, « *Der Papst aus dem Ghetto* », *Le pape du ghetto* », un autre roman. En 1931, apparut « *Die Letzte am Schafott* », « *La dernière à l'échafaud* », considéré comme son chef-d'œuvre.

En 1934 parut « *Die ewige Frau, Die Frau in der Zeit, Die Zeit lose Frau* », « *La femme éternelle, la femme dans le temps, la femme hors du temps* », qui est un essai très remarquable.

Gertrude Von Le Fort a encore publié en 1934, « *Le royaume des enfants* », « *Das Reich des Kindes* » ; en 1938 « *Les noces de Magdebourg* », « *Die Magdeburgische Hochzeit* » ; « *La flamme du sacri-*

fice », « *Die offerflamme erzablung* », en 1941 ; puis en 1947, « *Der Kranz der Engel* », « *La couronne des anges* ». A ma connaissance, aucun de ces quatre récits n'a été publié et traduit en français à date.

« Le royaume des enfants » est le premier volume d'un grand récit épique que Gertrude Von Le Fort se propose de publier volume par volume sous le titre général : « *Die drei Kronen* », « *Les trois couronnes* ».

En 1947, la baronne Von Le Fort publia le texte d'une conférence donnée à Zurich au cours de l'été 1947, sous le titre : « *Unser Weg durch die Nacht* », traduit en français en 1950 sous le titre : « *Dans la nuit allemande* ». C'est le récit de l'expérience spirituelle des chrétiens allemands durant les treize terribles années que dura le règne hitlérien.

Durant ces treize années la baronne Von Le Fort aida au péril de sa vie nombre d'amis persécutés. Elle prêta souvent secours à des juifs en fuite, qui sans elle auraient connu une mort horrible dans les camps de concentration nazis. Elle préféra vivre dans la pauvreté plutôt que de se plier aux doctrines d'Hitler.

En 1950, elle publia deux récits : « *Das Gericht des Meeres* » et « *Die Consolata* », qui furent traduits en français sous le titre : « *Le Jugement de la Mer* » et « *Consolata* ».

A la fin de 1952, elle gagna le Prix Gottfried Keller.

Comme ses livres nous l'indiquent, Gertrude Von Le Fort voyagea en Italie et elle possède de ce pays une connaissance profonde et sûre.

Pendant la première guerre mondiale, elle demeura dans une propriété de famille dans le Mecklembourg, puis elle habita le château de Konradshone, à Baierbrunn, près de Munich, en Bavière.

Avec la deuxième guerre mondiale, elle s'établit à Oberstdorf (Allgau) où elle vit présentement, après avoir longtemps séjourné en Suisse (1946-1949).

Je crois vous avoir donné une liste à peu près complète des œuvres de Gertrude Von Le Fort. En plus, on annonçait, au revers de la page

titre du « *Pape du Ghetto* », un ouvrage à paraître incessamment dans la collection « *La vie chrétienne* », intitulé « *Les Mystiques allemands du XIe au XIXe siècle.* Choix des textes traduits de Ste Hildegarde, Ste Mechtilde, Maître Eckart, Jean Tauler, Henri Suso, Ruysbroek l'Admirable, Sébastien Franck, Jacob Boehme, Angelus Silesius, Anne-Catherine Emmerich, etc. ».

Malgré mes recherches, il m'a été impossible de vérifier si cet ouvrage avait été publié ou non. Je le mentionne tout de même parce qu'il indique les sources où Gertrude Von Le Fort a puisé sa mystique et son inspiration.

Son petit opuscule : « *La femme éternelle* » est écrit dans la même veine mystique. Cette mince plaquette à l'aspect insignifiant est d'une densité et d'un élévation de pensée vertigineuse. Je vous avoue en toute franchise qu'elle me passe complètement par-dessus la tête. Il faudrait pour la commenter un théologien et un philosophe. Je ne suis, hélas, ni l'un ni l'autre. Mais je crois que l'essence de cet essai peut se résumer en ce mot de Léon Bloy, qui est en tête de la première page : « Plus une femme est sainte, plus elle est femme ».

Du reste, je suis censée vous parler d'une romancière. Nous parlerons donc des romans de Gertrude Von Le Fort.

Mais auparavant je ne peux résister au désir de vous dire un mot de ses poésies, de ses *Hymnes à l'Eglise.* Elles sont d'une beauté et d'une solennité grandioses. Elles se comparent aux chants du Psalmiste et aux plus belles poésies de Paul Claudel, « *Corona Benignitatis* » et « *La Cantate à trois voix* ». L'auteur explique elle-même au début du livre que les « *Hymnes à l'Eglise* » présentent un dialogue. A l'âme qui réclame Dieu, Dieu répond par la voix de la Sainte Eglise.

Paul Claudel écrit dans la préface aux « *Hymnes à l'Eglise* » que : « Les grands vers de Gertrude Von Le Fort accourent du fond de l'horizon comme des vagues que le vent du nord pousse vers nous avec violence et majesté l'une derrière l'autre ».

Permettez-moi de vous citer le *Prologue* aux « *Hymnes à l'Eglise* ». Il est très court, mais d'une si émouvante beauté :

« *Seigneur, il y a dans mon âme une image de vous, mais je ne peux venir à vous car toutes mes portes sont verrouillées !*

« *Je suis assiégé comme par une armée, je suis enfermé seul dans mon moi éternel !*

« *Mes mains se sont brisées, mon front s'est blessé, toutes les images de mon esprit sont devenues des ombres !*

« *Car aucun rayon de vous ne tombe dans mes profondeurs. Elles ne sont jamais pénétrées que par la lumière lunaire de mon âme !*

« *Comment t'es-tu fait un chemin, voix de mon Dieu ? N'es-tu qu'un appel des oiseaux sauvages de mes grandes marées ?*

« *Je t'ai portée sur toutes les montagnes de l'espérance, mais elles aussi ne sont que mes propres sommets !*

« *Je suis descendu dans les eaux du désespoir, mais elles aussi ne sont pas plus profondes que mon cœur !*

« *L'amour n'est qu'un escalier dans mon âme : toujours, toujours je ne suis qu'en moi !*

« *Mais je n'ai de repos dans aucune de mes chambres : la plus tranquille est encore comme un cri !*

« *Et la dernière n'est encore qu'une antichambre, la plus sainte n'est qu'une salle d'attente, la plus belle n'est qu'un pauvre jour terrestre !*

N'est-ce pas que c'est beau ?

J'ai tenu à citer cette poésie parce que vraiment, on peut considérer ce « *Prologue* » comme une introduction aux romans de Gertrude Von Le Fort. Il nous donne la perspective juste, le climat de son œuvre.

Passons maintenant à l'étude de ses romans traduits en français.

Le premier en date est « *Le voile de Véronique* ».

« *Le voile de Véronique* » est l'histoire de trois âmes et de la façon dont chacune d'elle réagit à la grâce de Dieu.

Il y a la grand'mère qui est païenne, mais avec ce que ce terme comporte de plus noble et de plus grand. C'est la nature qui a atteint la perfection, mais qui, la grâce de Dieu ne lui ayant pas été donnée, est limitée par sa nature même. Cette femme, pour qui la vie, l'amour de la civilisation et des choses de l'art étaient tout, sombre à la fin de sa vie dans un profond désenchantement. Les choses mêmes qu'elle a aimées avec une ardeur si grande qu'elle en était comblée, perdent leur consistance et ne sont plus que poussière. C'est la Nature sans la Grâce.

Et pourtant, malgré sa mort résignée et sans espoir, puisqu'elle a tout de même été fidèle à son âme, elle est, selon les mots de la petite servante catholique, Jeannettte « entre les mains de l'amour de Dieu ».

La deuxième est la petite-fille, Véronique, celle qu'on appelle *spiegelchen, petit miroir.* Elevée sans aucune religion, de par la volonté de son père et l'influence de sa grand'mère, dès son enfance, elle n'entend pas moins une voix, à certains moments persistante, à d'autres douce et lointaine, mais qui ne se tait jamais. L'enfant l'associe à la voix de la petite fontaine, qui dans la cour du vieux palais romain qu'elles habitent, murmure sa douce chanson. Son âme docile et claire répond sans détour à la voix qui l'appelle. C'est une âme en harmonie et soumission à son Créateur. C'est la Nature qui accepte la Grâce.

La troisième est la tante de Véronique et la fille de la grand'mère païenne. A l'instar de sa nièce, elle aussi dans sa jeunesse a entendu la voix de Celui qui appelle. Son âme faible et timorée n'eut jamais le courage d'un oui complet ou d'un non définitif.

Sans se convertir, elle suivit les offices religieux de la Sainte Eglise, elle pria au pied du crucifix. Quand le moment arrivait de faire le dernier pas, elle reculait.

La grandeur du roman réside dans la description de cette âme qui ayant refusé la grâce de Dieu se désagrège et n'est plus un jour qu'un sépulcre effrayant.

Le passage dans lequel, rendue au bord de l'abîme, elle voit son âme en enfer et dans un suprême sursaut fait appel à Dieu et fait sa confession générale, atteint au sublime. Impossible de le commenter. L'auteur écrit que durant la confession d'Edelgart « toutes les portes s'étaient ouvertes sans bruit d'un seul coup dans l'appartement ». L'enfant Véronique raconte que « des puissances inouïes en nombre illimité semblaient engagées dans l'espace exigu de cette chambre ; je percevais l'éblouissant éclat de celles qui ont des ailes blanches et de celles qui ont des ailes noires ». La lutte pour une âme. Et tout à coup « sur cette petite âme lamentable, descendit l'éclat d'une beauté surnaturelle, un pauvre être égaré fut recouvert du manteau du roi des Cieux ».

Le cadre du récit est la ville de Rome où habitent les trois femmes. L'auteur qui a habité Rome durant sa jeunesse, la décrit avec science et amour. De nombreux personnages apparaissent au cours du récit. On sent qu'ils sont sans la moindre importance au drame qui se déroule. Ils sont là simplement pour créer le fond de scène indispensable.

Ce livre est uniquement la tragédie de trois âmes, une tragédie catholique décrite avec un symbolisme puissant et un sens de la poésie qui jaillit à chaque page.

Le second roman de Gertrude Von Le Fort, « *Le pape du ghetto* », est une immense fresque historique dont le décor est la Rome du XIIe siècle.

Nous sommes à l'époque de la querelle des Investitures. Grégoire VII, le grand moine de Cluny, vient d'être élevé à la papauté et entreprend sa grande réforme. Les empereurs Henri IV et Henri V d'Allemagne apparaissent à tour de rôle : le premier à Canossa, le second à Trebico.

Les grands capitaines romains se disputent la faveur des papes en des querelles sanglantes qui mettent aux prises les nobles familles romaines, les Frangipani, les Bericisi, les Tusculans et les Pier Leone.

En fond de scène, le peuple romain, changeant, vénal et instable,

s'agite et ballotte d'un parti à l'autre. Au bord du Tibre se blottit humblement la petite ville juive, installée là depuis bientôt mille ans.

Le récit conte l'ascension vertigineuse de la famille des Pier Leone. Ceux-ci se sont élevés de simples marchands juifs au bord du Tibre aux plus hautes charges de la Cité et de l'Eglise, par la conversion au catholicisme du chef de la famille, Petrus Leone. Celui-ci, converti par ambition du pouvoir, revient sur son lit de mort à la foi de ses pères. Son fils, le cardinal Pier Leone, devient l'anti-pape Anaclet II. Lui aussi est demeuré juif au fond de son cœur et il n'hésite pas par ambition à causer un schisme désastreux au sein de l'Eglise.

Ce roman historique n'a pu être écrit sans que l'auteur possède une science historique inouïe, surtout de cette époque troublée. On ne le croirait pas à lire le livre tant est grand le talent de l'auteur. Elle ne fait pas revivre sous nos yeux la Rome du XIIe siècle, elle nous y fait vivre. Il nous semble faire partie intégrante des drames qui s'y déroulent. Cet effet est obtenu grâce à la forme du récit. Il n'y a pas de divisions ou de chapitres. L'écrivain fait parler tour à tour les chroniques du temps. « La chronique rapporte », lit-on, et le chroniqueur prend la plume et raconte ce qui s'est passé sous ses yeux à lui. « Les Juifs de Rome racontent », lit-on encore, et se déroule alors le pitoyable récit des juifs romains, entremêlé d'admirables traductions des psaumes. Et ensuite « Extrait des archives de notre Rome, la Ville d'or », et le scribe romain nous fait entendre la voix grondante du peuple. Tous ces différents récits qui s'entrecroisent donnent au roman une vivacité et une aisance surprenante.

Dispersées à travers ces différentes chroniques, on trouve comme de purs joyaux les notes du Cardinal-Evêque Petrus de Portus. Lui nous parle au nom de la Sainte Eglise, il nous fait entendre la voix des papes qui revient dans leur vie, la vie de leur divin Maître Jésus-Christ. Chacun d'eux monte au Calvaire à son tour : Grégoire VII à Canossa ; Urbain II qui prêcha la grande Croisade quand sur son lit de mort il

découvrit l'hypocrisie de Petrus Leone, serviteur de l'Eglise et deux fois traître ; Pascal II à Trebico, lorsqu'Henri V d'Allemagne le trompa bassement sur la question des investitures ; Calixte II, lorsqu'il soupçonna avant sa mort le cardinal Pier Leone d'être un traître à l'Eglise comme son père et d'aspirer à la papauté tout en reniant Jésus-Christ en son cœur ; Honorius II, à qui Dieu révéla de façon certaine à l'heure de sa mort que le cardinal Pier Leone trahirait le Christ; Innocent II, à l'heure où les plus fidèles l'abandonnèrent devant la gloire insolente de l'antipape Anaclet, autrement dit le cardinal Pier Leone qui usurpa la tiare de Saint-Pierre et déchira pour un temps la robe de l'Eglise en deux.

Dans ces pages réside le sommet du livre, le sens de l'œuvre. C'est un hymne splendide, un hommage rendu à l'Eglise et à la Papauté. Au point de vue de l'inspiration catholique c'est peut-être le plus grand des ouvrages de Gertrude Von Le Fort. C'est un témoignage. Elle nous montre qu'à travers l'horreur, les félonies, et même, oui, les pauvres compromis des papes sur le plan humain, chacun d'eux maintient sans défaillance la barque de l'Eglise qu'il lui a été donné de guider.

Le troisième roman de Gertrude Von Le Fort « *La dernière à l'échafaud* » est plutôt une nouvelle, puisqu'il compte à peine 130 pages de texte.

Il est basé sur l'histoire authentique des seize carmélites du Carmel de Compiègne exécutées par ordre du tribunal révolutionnaire le 17 juillet 1794, à Paris.

Tout en s'inspirant de l'histoire et de la légende qui entoure le martyre de ces humbles religieuses, Gertrude Von Le Fort s'est accordé l'entière liberté de l'invention romanesque. Le personnage central, Blanche de la Force, est entièrement sa création.

Blanche de la Force est née sous le signe de la peur. Sa mère la portait lorsque son carrosse fut encastré dans la foule en panique lors du désastre qui salua le mariage du Dauphin, plus tard Louis XVI,

avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Antoinette. Un accident banal, une minime explosion dans le réservoir des pièces du feu d'artifice. La foule affolée tira la marquise de la Force de son carrosse. Elle survécut quelques heures à cette horreur, juste assez pour mettre au monde sa fille Blanche.

Celle-ci acquit le surnom de «petit lièvre » durant sa craintive enfance. A seize ans, elle se réfugia, c'est bien le mot, au Carmel de Compiègne. Bien que d'esprit très religieux, le cloître était pour elle le refuge qui lui permettait d'échapper à ce monde qui la terrifiait. Mais elle n'y trouva pas la paix. Les formules héroïques de la piété carmélitaine qu'elle avait acceptées d'abord sans les comprendre, prirent peu à peu leur sens exact. Pour citer l'auteur lui-même : « cette piété est initialement à tel point commandée par la notion du sacrifice expiateur, que la croyance au salut chrétien par la croix trouve son sommet dans l'amour spirituel de la souffrance et de la persécution ».

Quand s'annoncèrent les persécutions religieuses, lorsque les prêtres traqués durent fuir les uns après les autres, l'angoisse de Blanche de la Force ne connut plus de bornes.

Affolée, elle repoussait l'idée du martyre de toutes ses forces. Ses compagnes au contraire l'accueillaient avec joie, selon l'esprit du Carmel. La plus joyeuse était la Mère Marie de l'Incarnation, une âme héroïque et forte qui n'avait jamais connu la peur. Pour elle, Blanche de la Force n'avait pas sa place au Carmel et n'aurait jamais dû y entrer. Sous l'influence de la Mère Marie de l'Incarnation, non seulement les religieuses acceptent l'idée du martyre, mais elles s'y consacrent par un vœu solennel. A ce moment, Blanche perd pied complètement. Elle s'enfuit du Carmel et retourne chez son père.

Les carmélites sont arrêtées, jugées et guillotinées.

Mais chose étrange, la Mère Marie de l'Incarnation dont l'héroïsme souhaitait si ardemment le martyre, se trouve par le hasard des circonstances loin du couvent quand ses sœurs sont arrêtées. Elle comprend

alors l'étendue de sa faute. Au lieu d'accepter en toute humilité la volonté de Dieu à son endroit, elle a voulu lui imposer la sienne. Dieu veut qu'elle vive parce que pour elle c'est le sacrifice suprême. A ce moment elle courbe la tête et accepte sans réserve en murmurant la sublime prière que sainte Thérèse d'Avila a léguée à ses filles :

« *Je suis vôtre et suis en ce monde pour vous*
« *Comment voulez-vous disposer de moi ?*
« *Donnez-moi richesse ou dénuement,*
« *Donnez-moi consolation ou tristesse,*
« *Donnez-moi l'allégresse ou l'affliction,*
« *Douce vie et soleil sans voile,*
« *Puisque je me suis abandonnée toute entière :*
« *Comment voulez-vous disposer de moi ?*

Et elle comprit aussi dans un éclair déchirant les desseins de Dieu sur l'âme de Blanche de la Force. Elle comprit que Notre-Seigneur avait choisi cette âme faible et angoissée pour demeurer auprès de Lui dans son Agonie. Le nom choisi par Blanche de la Force au jour de sa profession religieuse « Sœur Blanche de Jésus au Jardin de l'Angoisse » était vraiment prophétique.

Le jour de l'exécution en Place de la Révolution, les religieuses s'avancèrent en chantant le « *Venir Creator Spiritus* ». Le chant faiblissait à mesure que ces voix claires s'éteignaient pour toujours. Lorsqu'il n'en resta plus qu'une, une frêle voix d'oiseau s'éleva de la foule silencieuse et mena jusqu'au bout le « *Veni Creator* » de ses sœurs. Fidèle à l'Agonie de son divin Maître, Blanche de la Force donna la vie qui lui était demandée.

Il est presque impossible de commenter un œuvre aussi sublime. Le meilleur commentaire me paraît être un paragraphe de Bernanos, tiré de son livre « *La joie* », que l'on retrouve au début des « *Dialogues des Carmélites* » : « En un sens, voyez-vous, la peur est tout de même la fille

de Dieu rachetée la nuit du Vendredi Saint. Elle n'est pas belle à voir — non ! — tantôt raillée, tantôt maudite, renoncée par tous... Et cependant ne vous y trompez pas ; elle est au chevet de chaque agonie, elle intercède pour l'homme ».

Je me suis permis de parler longuement de cette nouvelle qui est un pur chef-d'œuvre. Gertrude Von Le Fort a réussi à faire tenir dans le cadre restreint de la nouvelle le sublime chrétien, la passion spirituelle. Jamais un auteur n'a réussi à faire tenir en moins de 130 pages autant de réalité et de drame. Tout est dit avec une précision, une autorité et une vigueur dont seuls les maîtres sont capables. Aucune concession à l'agrément, au pittoresque ; aucune sécheresse pourtant. Une matière psychologique et mystique d'une telle densité, d'une telle ressource, d'une telle authenticité, que l'art lui-même disparaît. Durant les jours troubles, inquiets, que nous vivons, ce livre prend dans sa force nue, implacable, dans son rayonnement céleste, une cruelle actualité. Il vient à point pour éclairer et exalter les âmes fortes ; aux âmes faibles, il apporte un suprême espoir.

Voici terminée l'analyse des trois romans de Gertrude Von Le Fort qui ont été traduits en français. Je ne tenterai pas de commentaires sur les courtes histoires et contes qui ont été traduits à différents intervalles et publiés, soit en plaquettes, soit dans des revues catholiques, comme *Ecclesia*, où Daniel-Rops, qui professe une admiration sans bornes pour les œuvres de Gertrude Von Le Fort, lui réserve toujours une place de choix.

On retrouve dans ces courts ouvrages, les mêmes qualités qui font la grandeur de ses œuvres plus importantes.

Je voudrais que vous puissiez palper le charme inexprimable de ces récits tous différents, mais reliés entre eux par un voile de mélancolie, par un climat de crépuscule. Il n'y a pas dans son œuvre une atmosphère d'aube, on y trouve la sérénité de la fin d'un beau jour. Gertrude Von Le Fort se sent plus à l'aise près de la mort que de la naissance. On sent que pour elle, la Mort n'est pas la noirceur, la fin

de tout, mais au contraire, l'entrée dans la grande Lumière.

Ce sens inné de la poésie, je dirais plus, cette poésie latente qui s'exprime aussi bien en musique que dans un roman chez les grands artistes allemands, existe dans l'œuvre de Gertrude Von Le Fort de façon prononcée.

On y trouve aussi ce goût du rêve un peu flou qui caractérise les âmes nées aux bords du Rhin.

Mélancolie, rêve, crépuscule, sont vivifiés, infusés par la force de la grande pensée catholique qui donne à ses romans une robustesse qu'on ne discerne pas au premier abord. La première impression qu'on reçoit en la lisant est presque décevante. On a d'abord cette impression de flou, de contours indistincts, de ruines inconnues, de vies obscures, de sacrifices sans récompense et de dons sans espoir.

Et puis soudain, le brouillard s'écarte et nous voyons les rayons du soleil. Les raisons invincibles de vivre et de mourir, l'espérance qui ne fait jamais défaut, tout se dévoile dans une grande clarté nette et pure.

Dans chaque volume se retrouve ainsi la ligne maîtresse, la clé de voûte qui achève l'édifice parfait.

Et pour toutes et chacune des œuvres de Gertrude Von Le Fort, et pour sa vie aussi, la ligne maîtresse s'exprime, je crois, dans ces trois vers de son compatriote, le grand poète allemand, Rainer Maria Rilke :

« Seigneur, donne à chacun sa propre mort,
« la mort que cette vie comporte
« où il connut l'amour, le sens et la détresse ».

Françoise Laurent

Remarque : Le présent travail fut présenté par l'auteur à son Cercle le 4 février 1954. Le 13 février, l'auteur lisait dans *Notre Temps*, numéro du 6 février, une critique de « *La demoiselle de Barby* » lui apprenant la publication en français d'un quatrième roman de Gertrude Von Le Fort ; ce fait lui était inconnu le 4 février.

N. D. L. R. Nous nous excusons auprès de l'auteur, d'omettre l'excellente bibliographie des œuvres de Gertrude Von Le Fort.

Le sens des faits

Le Révérendissime Père Emmanuel Suarez, O. P.

En route pour l'Espagne où il devait présider un Chapitre provincial, il succomba dans un tragique accident d'automobile, le 30 juin, près de Perpignan, à trente milles de la frontière de son pays. Un médecin venu sur les lieux du désastre opina que le Maître Général aurait subi une crise cardiaque causée par un surcroît de travail. Quand on sait que notre Maître Général ne prenait que quelques heures de sommeil, passait souvent des nuits blanches, cette opinion paraît fort acceptable.

Il est né le 5 novembre 1895 et il a émis ses vœux de religion le 30 août 1914. Après les années réglementaires d'enseignement, il fut promu Maître en Sacrée Théologie. Au moment de son élection comme Maître Général, 21 septembre 1946, il était Recteur du Collège Angélique depuis cinq ans et Prieur au même endroit depuis un an. Il y enseignait le Droit canonique et plusieurs de nos prêtres et religieux canadiens s'honorent d'avoir été ses disciples. De fait les nombreux titres qu'il possédait et les fonctions variées qu'il a remplies se référèrent surtout à sa maîtrise reconnue en matière juridique.

Docteur en Droit civil et canonique, il était Promoteur de la Justice à la curie généralice, Consulteur de la Sacrée Congrégation du Concile, de la Sacrée Congrégation des Eglises orientales et de la Sacrée Congrégation des Sacrements ; Membre de la Commission de Vigilance des Tribunaux auprès de cette dernière Congrégation ; Consulteur de la Commission pour l'interprétation authentique du Code de Droit canonique ; avocat au Tribunal de la Rote et pro-défenseur du lien auprès du même tribunal ; Juge prosynodal au Tribunal du Vicariat de Rome ; défenseur du lien en même temps que juge prosynodal et examinateur du clergé auprès de la Curie diocésaine de Porto et Sainte-Rufine ; membre du Conseil supérieur des Recherches scientifiques en Espagne. De plus, il reçut de nombreux doctorats honorifiques, notamment des Universités Laval et de Montréal.

Il importe de signaler qu'il défendit avec un rare succès, devant les Congrégations romaines, les droits des religieux. Entre ses mains, une cause triomphait toujours. Et ce zèle il le déploya non seulement pour son Ordre mais encore pour toutes les dénominations religieuses au sein de l'Eglise.

Comme Maître Général, il fit la visite de presque toutes les Provinces dominicaines dans le monde entier. Partout, sa présence fut des

plus bienfaisantes. Encourager les bonnes initiatives, rectifier les déviations de pensée et de vie avec intelligence et charité est un apostolat que notre regretté Père exerçait selon l'esprit de l'Evangile. Aux Provinces ravagées par la guerre, comme celle de l'Europe centrale et celle des Philippines, il apporta une aide efficace et organisa leur restauration par des secours financiers dont son ingéniosité seule pourrait nous dire le secret. Il aurait voulu donner une solide impulsion aux études thomistes dans le contexte de la pensée contemporaine, particulièrement à l'« Angelicum ». Hélas ! l'impitoyable faucheuse ne lui permit pas de réaliser ce projet. Son œuvre quoique inachevée reste cependant belle et féconde, toute prête à recevoir un nouveau successeur.

Personnalité attachante et discrète, travailleur acharné, esprit exceptionnellement cultivé et renseigné, prudent dans ses paroles, dans ses écrits et dans ses actes, jamais il ne fut contraint de subir des « rétractations » et la Vérité ne pouvait avoir de meilleur serviteur.

On a prononcé le mot « génie » lors de la mort du Père Suarez. Il semble bien qu'il méritait ce qualificatif. Les nombreux témoignages de sympathie reçus du Vatican et de différents milieux ecclésiastiques et laïques vantaient sans réserve la haute valeur intellectuelle et religieuse du Père Suarez et déplorait sa mort comme une grande perte pour l'Eglise. En effet, pour son Ordre et pour l'Eglise, il fut une lumière à l'égal des génies qui ont illustré la Catholicité.

Sur la route de Madrid à Caleruega, lieu de la sépulture. de distance en distance, des soldats montaient la garde : honneur réservé aux « Grands d'Espagne ». Ainsi disparaissait dans une apothéose de gloire humaine ce grand religieux que fut Emmanuel Suarez, soixante-dixneuvième successeur de saint Dominique.

En attendant l'élection du futur Maître Général, fixée au 11 avril 1955, il revient de droit au Très Révérend Père McDermottt O. P. Provincial de New-York de diriger l'Ordre de saint Dominique, au titre de Vicaire Général des Prêcheurs.

La Direction

Nos religieuses en Congrès national

Mêmes elles ! Et le public intrigué, à l'affût de l'inédit conclut tout naïvement qu'il en sortira de « grosses nouvelles » : uniformité des costumes, coutumes et règlements, abolition de la clôture, sorties, vacances, etc. Autant de points qui intéressent plus le monde en tant que tel que les religieux canadiens qui se sont réunis pour la première fois dans leur

histoire afin d'étudier des sujets plus fondamentaux. Comment adapter en fonction de notre époque l'idéal évangélique proposé autrefois par le fondateur ou la fondatrice ? Dès la séance d'ouverture, trois cardinaux ont rappelé les principes : distinction entre l'esprit du fondateur, immuable, et la lettre sans cesse à écrire ; spiritualité plus objective, donc plus large et plus théologique ; méditation assidue de la doctrine du Corps mystique qui ramène la religieuse à des perspectives ecclésiales et l'empêche de s'isoler à tout point de vue ; vie liturgique plus intense, donc distinction entre prières canoniales et prières privées, unification spirituelle de la journée autour de la messe ; charité vécue au nom du Christ modèle du religieux parfait et donc simplification dans les théories ; simplification du costume au besoin, adaptation s'il le faut aux techniques modernes, allègement des horaires quotidiens, respect intégral des temps et des lieux de silence, etc. Tout cela suppose que l'on sait faire la part des choses, distinguer entre l'essentiel et le secondaire et qu'on a le sens de la hiérarchie. Quel est le lien capable de créer l'unité? La réponse est unanime, elle remonte à l'Evangile : l'*amour de Dieu et des âmes*.

Après les avoir entendues et dirigées aux commissions nous pouvons conclure sans hésiter que nos Religieuses restent bien grandes et admirables. Quelle énergie ! Quelle volonté de tout faire *bien* ! Mais en même temps qu'elles cherchent les solutions, elles ne peuvent s'empêcher d'être inquiètes devant ces problèmes qui se posent à elles si nombreux à la fois. Elles ont besoin de notre compréhension, qu'elles sollicitent ardemment. Elles l'ont, croyons-nous, déjà amplement méritée. Que ferions-nous sans elles ?

Testis

Initiative canadienne : le Centre de Recherches et de Documentation de l'Oratoire Saint-Joseph

Etabli à l'Oratoire de Montréal le Centre de Recherches et de Documentation s'est donné comme mission de recueillir, classifier et expliquer tout ce qui a trait à la dévotion à saint Joseph dans le monde. Projet audacieux mais qui, si nous en jugeons par les Cahiers déjà parus, promet d'honorer la science canadienne. Ouvrons le dernier cahier paru : les appuis étrangers ont une place privilégiée ! mais à côté d'eux l'article du Père Roland Gauthier, C. S. C. sur la paternité de saint Joseph (étude en cours), la bibliographie vraiment gigantesque du Père Charbonneau, C. S. C. font honneur à leurs propres collaborateurs. Signalons plus particulièrement un texte que les médiévistes seront si heureux de trouver,

surtout dans l'édition soignée que leur donne le Père Guy Bertrand, C. S. C. Il s'agit du premier office canonial connu pour l'Occident en l'honneur de saint Joseph (XIIIe siècle). Le Père B. ajoute au texte une traduction française faite avec goût, sobre et très près de la langue d'Eglise : travail de première qualité.

Ce n'est pas tout. Les *Cahiers* promettent pour les prochains numéros un article de Gustave Cohen, des sondages précis sur le culte à saint Joseph dans la littérature apocryphe et dans la littérature manuscrite arabe chrétienne. Un tel élargissement des cadres et perspectives, la tenue même de la revue, son désir de tenir à compte à la fois de l'Orient et de l'Occident, du manuscrit de l'inédit comme du dernier paru, le travail bibliographique que l'on promet de continuer et jusqu'aux chroniques, tout nous invite à croire qu'il s'agit là d'un travail d'envergure qui aura des répercussions jusque par delà les frontières de notre pays.

Benoît LACROIX, O. P.

Rêve éveillé

Hommage à des artistes canadiens

Des fleurs, d'immenses calices jaunes qui se courbent dans le murmure des ailes d'un papillon, et des pierres précieuses qu'emportent les vasques ; des pleurs, comme une fugue dans l'or d'un ciel voilé par les cris des oiseaux — les yeux, le corps d'une femme — des griffes ; d'où sont tombés ces jardins perdus dans la lumière... qui a écrit cette musique qui descend sur la soie des parterres jusqu'aux colonnades et aux sourires de l'Amour ?

... Pour commencer par le déluge : il y a dix ans, j'entrais chez Beauchemin en quête d'un ouvrage qui était, semblait-il, introuvable dans les deux Amériques. Avec ennui, je retournais les couvertures des livres. Sur une table, je trouvai l'importante plaquette que Robert Elie a consacrée à un peintre : P.-E. Borduas. Mon étonnement fut infini, lorsqu'à travers les pauvres reproductions de ce livre je découvris l'œuvre de Borduas. Je me souviens, mon bonheur avait quelque chose de délirant. Sur la route qui me ramenait chez moi ; je ne voyais plus ces façades sans luxe, trouées de tôles dépeintes, d'arcs inégaux, qui dans certaines rues s'élèvent comme un mur soutenu par des contreforts d'objets hétéroclites. En plein jour, les réverbères projetaient, sur leur face branlante, la vie qu'elle ne retrouve que la nuit. Tout me semblait transformer même le visage des passants. Jusqu'alors j'avais cru que mes contemporains ou

plutôt, que mes concitoyens travaillaient uniquement dans un but matérialiste. J'avais cru qu'aucun nom, qu'aucun acte, qu'aucun cri ne viendrait me rappeler la grandeur ni la pauvreté de notre tradition intellectuelle. Et puis, tout à coup ; les voyelles de Rimbaud s'étaient-elles illuminées, puis figées en un vitrail sur les caractères du livre ? Mais ce n'étaient point les poésies de Rimbaud que j'avais là. Arthur Cravan aurait-il passé ?... Mais si ! Mais non ! Mais quoi ?... Bon sang ! Le marquis de Sade aurait-il erré ses grâces dans le manoir des Messieurs de Saint-Sulpice ?...

Je rencontrai Borduas. Bientôt, je deviens l'un des familiers à l'atelier du maître dans cette campagne de Rouville qui est devenue à mes yeux l'image de la patrie canadienne-française.

La nef du mont Saint-Hilaire, avec ses rosaces que le vent balance entre des murs de lumière et de parfums, domine le pays du monde le plus enchanté. De ses pieds jusqu'aux rives et aux îles sauvages du fleuve ; le souffle du vent s'abat comme le regard de la nuit et roule dans la plaine sans fin, parmi les arbres et les coulées de saphir. Le fleuve, où miroite les grappes lourdes de nuages blancs de l'azur — où miroite la ferveur des hommes immortalisés dans les combats révolutionnaires de dix-huit cent trente-sept, à Saint-Denis et à Saint-Charles — arrose, à des milles et des milles au delà de l'Atlantique, des terres où l'esprit français s'est consolidé dans le mystère d'une nature primitive. A Saint-Hilaire-Est, au bord du Richelieu, deux cubes d'inégales grosseurs s'emboîtent l'un dans l'autre : c'est la maison de Borduas qui se dresse aux portes d'une vallée de rêve, comme le pivot de deux mondes : l'un, sensuel et né avec le sourire du pays, le murmure des voiles du ciel et de la rivière ; l'autre, intellectuel créé sur la bague magique qu'un marin horrible apporta, un jour, sur une épave d'or Rimbaud...

« Comme je descendais des fleuves impassibles
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs ;
Des Peaux-rouges criards les avaient pris pour cible,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs ».

La tempête a béni ses éveils maritimes. Au seuil du château aérien que l'enchanteur a bâti avec les secrets du génie ; la lumière découpe les choses : les nuages, les arbres, la chair en une source infinie de cubes roses, blancs, rouges, bleus qui tournent comme une passacaille dans des jardins d'étoiles.

....

Ici je m'arrête... la géographie d'un rêve est aussi douce au toucher que les volutes d'une fumée ; aussi belle qu'un cygne qui glisse sur l'onde, mais il y a aussi la réalité. Qu'est-ce que la réalité ? Les dictionnaires de philosophie nous disent que la réalité est opposée à la simple possibilité. Un tableau non-figuratif par de mystérieuses correspondances nous tient en contact avec les mondes du rêve, avec le réel intérieur. Il concrétise en quelque sorte les chimères de notre imagination. Cette magie a impressionné bien des esprits de notre temps. Autour de mil neuf cent vingt-quatre, André Breton lançait les premiers mots d'ordre du surréalisme. Ecole poétique au début, le surréalisme devient bientôt un mouvement philosophique dont les dernières manifestations sont caractérisées par la recherche d'un mythe religieux. Le surréalisme a eu une grande influence sur plusieurs peintres canadiens : Pellan, Borduas, Daudelin, Bellefleur, Rioppelle, Mousseau, Barbeau, Leduc, M. Babinsky, Vilandry, Dumouchel, Marin, P. Gauvreau, Vermette, Tremblay, Filion, Emery, Phenix, Blair, Du Prey, Ferron-Hamelin, Groulz, Brière, Champeau, Lefébure. Autour des années mil neuf quarante-deux et mil neuf cent quarante-six, ceux qui purent admirer les œuvres de Pellan et Borduas comprirent qu'ils venaient de découvrir deux grands peintres. La qualité des œuvres picturales de Pellan et Borduas a beaucoup fait pour propager le mouvement surréaliste au Canada. Mais la grande valeur artistique des œuvres de ces maîtres intéressaient plus le public que les théories qu'ils exploitaient. Aussi lorsque l'un d'eux laissa le domaine qui lui était propre pour prendre la plume et défendre une conception philosophique, beaucoup de ses admirateurs l'abandonnèrent et c'était trop juste. Mais il appartient aux vrais amateurs d'art, à ceux qui vivent dans l'intimité de nos artistes de dissiper le malentendu. Il faut éloigner nos peintres des vains bruits de la mode et des coteries littéraires. Car il n'y a rien de plus exquis que le plaisir de contempler un tableau d'une réelle beauté. Et le moyen le plus sûr d'aider nos peintres à atteindre la perfection c'est de leur témoigner un peu de sympathie et de compréhension.

Rémi-Paul D.-FORGUES

5301, rue TransIsland, N.-D. de Grâce

Georges Bernanos, romancier et écrivain politique français

I

Georges Bernanos ne fut pas seulement un grand écrivain catholique de foi ardente, mais il fut aussi l'un des esprits les plus indépendants de son temps. Inutile de dire que son indépendance farouche, intransigeante,

parfois brutale, lui valut de solides inimitiés, ne fût-ce que parmi les milieux *bien pensants*. Aussi est-ce dans les centres catholiques mêmes qu'il fut le plus discuté. Lié avec l'extrême-droite, il se brouilla successivement et bruyamment avec les groupements vers lesquels il s'était d'abord dirigé, notamment l'*Action française*.

On a écrit de Georges Bernanos qu'il était un possédé. *Un possédé de Dieu comme d'autres le sont du diable*. Il rédigeait ses livres, non pas seulement pour délivrer son âme, mais surtout pour faire haïr cette tiédeur des bien pensants, que vomit le Seigneur. Etre écrivain pour lui, c'était exercer « le sacrement de la Littérature ». Les cris qu'il pousse, ce sont des clameurs d'alarme, des plaintes prophétiques. Et c'est toujours le même combat qu'il mène contre le même adversaire, le monde. Aussi Bernanos rugit-il constamment, sans jamais se lasser, protestant, revendiquant, comme un prophète dans le désert.

II

Georges Bernanos naquit à Paris, le 20 février 1888. Il mourut à Neuilly-sur-Seine, près du bois de Boulogne, le 5 juillet 1948.

Il fit ses premières études au collège de Vaugirard, une des anciennes communes de la banlieue de Paris, annexée en 1860, où il eut pour condisciples Charles et Xavier de Gaulle. Il passa ensuite ses licences de belles-lettres et de droit à l'Université de Paris et à l'Institut Catholique de Paris.

Journaliste en 1914, la guerre interrompit sa carrière. Et jusqu'en 1926, son activité littéraire se limita à quelques articles parus dans certaines revues et dans divers journaux, tels que la *Revue universelle*.

Bernanos vint donc tard à la littérature proprement dite. En effet, il ne s'imposa définitivement qu'à l'âge de 38 ans quand fut publié son premier livre, *Sous le soleil de Satan*, écrit dans les trains et sur les tables de café. Cette puissante étude mystique et satanique, un des chefs-d'œuvre du roman français, lui mérita d'emblée la notoriété, et le succès en fut immédiat.

Sa profession l'obligeant à de fréquents déplacements, car il était alors inspecteur d'une compagnie d'assurance dans la région de l'est de la France, *La Nationale*, peu de romans voyagèrent autant que *Sous le Soleil de Satan* sur les lignes d'intérêt local.

Et Bernanos garda donc l'habitude d'écrire au café. Cette méthode de travail lui valut la réputation de grand buveur, réputation imméritée et dont il se souciait peu d'ailleurs.

III

En 1927, il donne l'*Imposture*. Trois ans après ses débuts, il obtenait avec *la Joie* (1929), le prix Fémina. Il s'installe dès lors à Toulon. On sait qu'au cours d'une randonnée en motocyclette, il fut renversé par une automobile et grièvement blessé. Mais cela ne l'empêcha pas moins d'écrire plusieurs ouvrages.

On lui doit un curieux livre, composé en l'honneur d'Edouard Drumont, *la Grande Peur des Bien Pensants* (1931).

Edouard Drumont (1844-1917), né à Paris, fut journaliste et pamphlétaire, et chef des antisémites. En 1886, il écrivit *la France Juive* et fonda le journal *la Libre Parole*. Son activité au sein du parti nationaliste fut grande.

Bernanos publie ensuite *Un Crime* (1935), *le Journal d'un Curé de Campagne* (1936) qui est peut-être un chef-d'œuvre et, en 1937, *la Nouvelle Histoire de Mouchette*. Sa dernière œuvre romanesque, *Monsieur Ouine*, qu'il avait écrite avant la deuxième grande guerre, ne parut qu'en 1946.

Ce pamphlétaire ne savait pas, ne pouvait pas être l'homme d'un parti. De peur d'être obligé d'accepter des consignes, il refusa la direction de l'*Ami du Peuple* et celle du journal *le Figaro*. Ce n'était pas cependant que sa situation financière fut brillante, tant s'en faut : la même année, il fut expulsé avec sa femme et ses six enfants, faute d'avoir pu payer à son propriétaire les trois termes qu'il devait.

IV

Bernanos avait d'abord été partisan de Franco, mais les méthodes de répression employées par le *Caudillo* espagnol provoquèrent l'indignation de l'écrivain. En 1937, il donna *les Cimetières sous la lune* et ce livre scella son expulsion de l'île de Majorque *(Mallorca)*.

En 1939, il prend position contre le pacte de Munich en faisant paraître deux plaquettes : *Scandale de la Vérité*, et *Nous autres Français*.

Et dès 1940, Bernanos se plaça aux côtés de ceux qui s'opposaient à l'abdication de la France et qui voulaient sauver son indépendance.

Accompagné de sa femme et de ses six enfants, Bernanos s'exilait volontairement. Il quittait donc son pays pour le Brésil, où il médita et travailla jusqu'en 1945, le regard constamment tourné vers sa patrie. Grâce à la radio, il a pu parler aux Français isolés par l'occupation et leur apporter courage et espérance. Et il faut encore mettre l'accent sur

tout ce qu'il écrivit pour défendre la liberté et la dignité humaines, pendant son séjour en Amérique du Sud. Ses articles et messages ont été réunis dans *la Lettre aux Anglais* (1942).

Il réintégra la France en 1945, mais peu après il séjournait à Tunis, puis en Italie. Alors parurent *la France contre les Robots* (1947) et *le Chemin de la Croix des Ames* (1948).

A sa mort Bernanos travaillait à une *Vie de Jésus*.

V

Bernanos fut à la fois un vigoureux polémiste et un romancier d'une très grande originalité. Pour bien le caractériser, il faut dire que c'était un écrivain fermement imbu du sentiment de la dignité de l'homme et un catholique militant pour qui la sainteté est la forme d'héroïsme la plus élevée.

Une de ses idées favorites était que l'œuvre du romancier russe, Feodor Dostoïevski (1821-1881), devrait être réécrite selon un esprit plus chrétien. Et cette idée illustre le but principal poursuivi par Bernanos dans *Sous le Soleil de Satan* ainsi que dans *l'Imposture*, *la Joie* et *le Journal d'un Curé de Campagne*.

Bernanos réussit là où Joris-Karl Huysmans (1848-1907) et Léon Bloy (1846-1917) avaient échoué au siècle précédent. Il a décrit dans ses ouvrages les réactions mystérieuses de l'âme humaine vis-à-vis des sollicitations de la Grâce divine d'une manière qui satisfait à la fois et les critiques littéraires et les théologiens érudits.

Bernanos avait la conviction que la civilisation occidentale ne pouvait être sauvée de la désintégration totale que par un renouveau spirituel basé sur une acceptation sans équivoque de l'interprétation catholique des concepts de justice, d'honneur et de liberté. Son plaidoyer en faveur d'un nouvel ordre moral ne s'adresse pas exclusivement à ceux qui sont hors de la chrétienté mais également à tous ses membres.

Ces idées qui forment la substance du credo politique de Bernanos furent exposées avec beaucoup de brillant dans :

a) *La Grande Peur des Bien Pensants* ;
b) *Les Cimetières sous la Lune* ;
c) *Scandale de la Vérité* ;
d) *Nous autres Français* ;
e) *La Lettre aux Anglais*.

Jusqu'à la fin, ce lutteur demeura debout, prononçant des conférences, publiant des articles, des livres pour saboter l'Etat moderne, « ce monstre énorme ».

Bernanos disait : « Toute l'Europe, le monde entier succombe à une crise de machiavélisme effroyable, dont nous ne pourrons échapper qu'en tournant le dos à cette contre-civilisation, qui n'est qu'une voie sans issue ».

Il n'est personne qui ne reconnaisse à Bernanos une sorte de génie, génie fait d'éclairs et de tempête, qui ne va pas sans ombres parfois, mais qu'il lui est arrivé souvent de maîtriser et de dominer pour n'en retenir que la pleine puissance.

Edouard-C.-N. Lanctot

Situation de la Chiropratique dans le monde

L'Association des Chiropraticiens de la Province de Québec, Inc. est le plus ancien groupement de chiropraticiens reconnu du Québec. Elle recevait sa charte du gouvernement provincial en 1933, soit il y a 21 ans. L'Association a pour objet de servir le public en lui assurant les soins de chiropraticiens compétents et progressifs connaissant et appliquant les dernières découvertes d'une science jeune qui avance à pas de géant.

Le temps n'est plus, Dieu merci !, où chaque fois qu'il était question de chiropratique il fallait d'abord expliquer le sens du mot *chiropratique*, puis retracer l'histoire de cette jeune profession pour enfin s'excuser d'être des hors-la-loi.

La chiropratique n'est toujours pas légalisée dans le Québec, c'est un fait. Mais le chiropraticien québecois n'a pas à rougir de continuer d'être un hors-la-loi. La situation actuelle dans le Québec est l'exception, non plus la règle.

A ceux qui, au Canada français, prétendent que la chiropratique est fumisterie, charlatanisme... qu'elle constitue un danger pour la santé publique, la plupart des pays du monde, les uns après les autres viennent infliger un démenti formel.

D'abord aux Etats-Unis quarante-quatre Etats, les uns après les autres, ont reconnu le fait chiropraticien et ont légalisé la profession. Au Canada toutes les provinces depuis la frontière ouest du Québec jusqu'au Pacifique reconnaissent maintenant la chiropratique et la ville de Toronto compte une école de chiropratique.

Au printemps de cette année la France a reconnu la chiropratique par un décret promulgué par le gouvernement. Et de ce fait la faculté de médecine a reconnu la valeur thérapeutique de la chiropratique.

Au Danemark le gouvernement a non seulement autorisé les chiropraticiens à pratiquer mais il leur a permis d'ouvrir un collège d'où sont

déjà sortis une soixantaine de diplômés. Donc reconnaissance intégrale avec collège autonome.

Et l'on pourrait ainsi continuer en parlant de l'Angleterre, de la Suisse, de la Belgique, de l'Italie, du Maroc, etc.

Et voici maintenant que l'Allemagne emboîte le pas. Le gouvernement de Bonn s'est mis en communication depuis déjà plusieurs mois avec l'Union Chiropratique Européenne afin d'obtenir que des chiropraticiens de langue allemande aillent enseigner leur science dans les facultés de médecine d'Allemagne.

Après bien des pourparlers il y a quelques semaines les délégués allemands : les docteurs en médecine H. von Roques, Biedermann et Gutmann, se réunissaient à Bruxelles avec les délégués de l'Union Chiropratique : les docteurs en chiropratique Gillet, Destrée et Cleave.

Les délégués allemands ont expliqué que coûte que coûte un groupe de médecins de leur pays veulent faire de la chiropratique. Quelques-uns d'entre eux, ont dit les délégués de la médecine, ont même appris des manipulations de professeurs plus ou moins compétents et les résultats ont été désastreux. Comme conséquence (ce sont toujours les délégués allemands qui parlent), on entend parler de décès, de cous fracturés, de paralysie causés par des ajustements mal donnés.

Les Allemands ont précisé que dans les milieux médicaux de leur pays l'intérêt toujours grandissant pour la chiropratique se traduit par des articles toujours plus nombreux sur la valeur scientifique de cette nouvelle profession dans les périodiques médicaux comme dans la presse.

Les hommes de science allemands ont manifesté du génie dans le passé. On connaît leur force quand on songe aux tristement célèbres V-1 et V-2... quand on songe que sans eux les découvertes atomiques n'auraient pas encore été faites. Maintenant qu'ils en ont fini avec la course à la destruction ils tournent les yeux vers le soulagement de l'humanité et ils veulent la chiropratique.

Le Canada ne possède toujours pas le secret de la bombe atomique. Le Québec continuera-t-il longtemps à ne pas vouloir de la chiropratique ? [1]

Armand Gravel, D. C.
Secrétaire de l'A. C. P. Q.

1. Cet article est publié à titre documentaire et n'engage nullement la responsabilité de la Revue (N. D. L. R.).

« Profondeur de l'âme » par Jacques Paliard

Les philosophes se permettent rarement des confidences : par modestie, par pudeur ou par crainte de compromettre l'objectivité de leur système, ils se refusent assez généralement à rattacher leur conception du monde à leur biographie intérieure. Redoutant de fournir à leur lecteur les matériaux de quelque « psychanalyse existentielle », ils prêtent le flanc à un reproche aussi commun qu'injustifié : substituer une construction abstraite à l'élucidation même partiale de leur propre expérience spirituelle. C'est au contraire le grand mérite de l'ouvrage posthume de Jacques Paliard, *Profondeur de l'âme*, de rattacher l'élaboration philosophique à la singularité d'une expérience vécue [1]. Paliard y travaillait en 1953 au cours de sa dernière maladie : sentant l'approche de la mort, le philosophe spiritualiste s'efforça de cerner la vraie profondeur de l'âme, au delà de ses expressions illusoires ou esthétiques. L'optimisme serein qui s'en dégage est à lui seul la plus émouvante leçon philosophique, le suprême message d'un homme qui se penche sur sa destinée en la phase la plus tragique de son existence.

C'est au grand courant du spiritualisme français, qui chemine de Maine de Biran à Bergson, Maurice Blondel et Louis Lavelle, que se rattache la philosophie de Jacques Paliard. Ce courant intellectuel devait rester très indépendant de la pensée philosophique mondiale — insensible à l'influence kantienne ou hégélienne au XIXe siècle, insensible aujourd'hui à l'existentialisme allemand ou français, étranger enfin au développement de la pensée scientifique. Cette métaphysique délibérément inactuelle sera sans doute décevante pour celui qui cherche avant tout à comprendre le monde historique dans lequel il vit, et à s'y engager activement. Métaphysique contemplative, elle oriente le penseur dans la voie d'un perfectionnement essentiellement intérieur, parallèle à l'ascèse religieuse, et qui rappelle sous une forme chrétienne la spiritualité néo-platonicienne.

L'étude de Jacques Paliard se divise en trois parties qui le conduisent de la confidence à la systématisation philosophique. La première partie, intitulée *Sources*, constitue une sorte de biographie intérieure où l'auteur évoque ses souvenirs dominants, son éducation, ses goûts. Une santé fragile, une enfance solitaire, une présence maternelle enveloppante tournant déjà l'enfant vers l'analyse intérieure : « Ma faible vie, observe-t-il, n'était pas un faible sentiment de vie, mais un sentiment intense, par

1. Jacques Paliard : *Profondeur de l'âme.* Collection « Philosophie de l'Esprit », éditions Aubier, Paris 1954.

ce repliement de vie, par cette concentration sur soi, une expérience de son prix et de sa valeur : déjà une vie qui se réfléchit en connaissance ». Dès lors la méditation philosophique, qui exprime cette vitalité repliée mais fervente, ne saurait le conduire à un froid rationalisme : « Or que peut être une connaissance qui, bien qu'elle ne la pénètre ni ne l'épuise, possède cependant quelque chose de la saveur de la vie, sinon une connaissance contemplative ? » Ainsi la méditation philosophique fondamentale de Jacques Paliard se situe-t-elle tout naturellement aux antipodes de la réflexion épistémologique et de la construction idéaliste, pour rejoindre l'*émotion esthétique* qui permet de pressentir la profondeur de l'âme, et l'*ascèse religieuse* qui réalise sa vocation secrète.

Sa sensibilité esthétique se rattache elle aussi à l'expérience spirituelle de son enfance : un jardin édénique, la stimulation de la vie végétale l'enveloppent dans une rêverie plus cosmique qu'esthétique, mais sa conscience exigeante est en même temps mise en garde contre la facilité de cette contemplation esthétique trop aisément satisfaite d'un instant de bonheur, trop vite comblée par l'absolu qu'elle annonce.

Vigny avait défini le génie comme une pensée de jeune homme réalisée par l'âge mûr. Paliard nous donne ici un exemple admirablement lucide de cet enracinement de l'expérience et de la méditation de l'homme dans les impressions de l'enfance. L'évocation des *Sources* nous permet de comprendre la motivation des deux parties proprement philosophiques de son ouvrage, *Perspectives*, où il pose ses problèmes, définit ses concepts fondamentaux et disperse son analyse — et le *Théorème mystique*, d'une structure plus rigoureuse, où il ramasse sa pensée en quelques propositions qui résument un itinéraire de l'âme s'accomplissant en une contemplation mystique. La métaphysique de Paliard chemine ainsi — comme celle de Bergson — dans le sillage d'une expérience religieuse qu'elle ne prétend ni remplacer ni mimer, mais qu'elle éclaire en dégageant son infrastructure intellectuelle.

« Nous ne spéculons pas sur des principes, mais scrutons des expériences » : Paliard ne déduit ni ne construit des concepts, il rend compte d'une expérience spirituelle antérieure à l'élaboration philosophique. Aussi ne convaincra-t-il point — mais le philosophe qui démontre y parvient-il davantage ? — le lecteur qui n'éprouve pas l'enracinement de l'âme dans la réalité de Dieu.

Paliard entreprend de réhabiliter l'idée d'une profondeur de l'âme, si contestée aujourd'hui, depuis les critiques hégéliennes et existentialistes qui ont justement dénoncé les illusions de fausse profondeur spirituelle. Sans doute, et Paliard le reconnaît, la conscience d'un « moi pro-

fond » est-elle souvent une illusion psychologique et une unité morale. Mais l'illusion n'a de sens que par référence à ce qu'elle mime ou pressent : l'âme abusée « fait l'aveu de cela même qu'elle ne réalise pas ». La fausse profondeur de l'âme ne se comprend pas sans la vraie.

Mais cette authentique profondeur ne nous est point donnée. Si nous avons la certitude immédiate et irrécusable d'être esprit, nous sommes tout d'abord incertains d'être une âme, parce que le regard de l'esprit ne pénètre pas immédiatement dans la profondeur du devenir spirituel. L'âme humaine, qui échappe par nature à toute évidence rationnelle et même à toute intuition distincte, se conquiert lentement elle-même en une ascèse religieuse dont la réflexion philosophique ne peut dégager que rétrospectivement la structure. Ainsi le penseur adopte-t-il une attitude de modestie intellectuelle, qui contraste avec la suffisance communément reprochée au métaphysicien, et qui est peut-être la grande innovation de la philosophie de notre temps : Jacques Paliard, et aussi dans d'autres perspectives les phénoménologues *décrivent* des expériences, car ils ont reconnu la vanité de ces « palais d'idées » qu'ont trop souvent *construits* les philosophes du passé.

Jean-Louis BRUCH

L'esprit des livres

R. P. A.-J. Maydieu, O. P. — « Catéchisme pour aujourd'hui ». Les Editions du Cerf, Paris, 1954. 19 cm. 288 pages.

A l'heure où une véritable pression psychologique s'exerce sur les chrétiens par ceux qui tendent de reconstituer un nouveau Royaume du Bonheur sur une civilisation rationaliste sans espérance, à l'instant où les chrétiens eux-mêmes souffrants commencent à s'interroger sur leur propre espérance et leurs certitudes, une nécessité se manifeste : ressusciter la doctrine chrétienne dans ce qu'elle a de plus essentiel et rétablir les distances entre l'homme et Dieu. Si la pensée humaine évolue, la Foi reste toujours la même.

On loue, avec admiration et sincérité, le dynamisme convaincant que l'auteur a mis dans cette tentative réussie. Avec un esprit pénétrant il nous réapprend ce qu'est Jésus-Christ et refait avec nous le chemin déjà parcouru par la simplicité de notre enfance. Qu'est-ce que la Foi ? « Elle est l'accueil fait par l'homme aux avances divines ». Elle est la réponse de l'homme à Dieu. Après cette première conquête il faut se demander si la parole du Christ, sa vie, sa mort et sa résurrection n'obligent pas l'esprit de l'homme à faire de nouveaux progrès et à reconquérir cette liberté promise au chrétien, cette liberté de jouir de l'homme libre, cette liberté génératrice d'un amour toujours plus vaste, et d'une joie toujours plus grande. Qui libérera l'homme ? La vérité. « Le vouloir libre s'enracine dans la raison, dans une raison qui se nourrit de la vérité ».

Mais le mal est l'effet de l'action de l'homme. Tout ce qui menace l'humanité n'est pas ce que l'on nomme si hâtivement et agressivement « le scandale du christianisme », mais le fruit de sa volonté de puissance. Et son âme n'est pas suffisamment pure pour reconnaître sa culpabilité.

Et la réflexion de l'auteur se poursuit sur cette construction d'un monde humain où chacun est appelé à faire grandir infiniment en soi-même cette conscience déchirée, afin de dépasser les limites de l'homme et d'entrevoir les dimensions de Dieu, afin de vivre la glorieuse liberté dans la Foi, l'Espérance et la Charité.

Chanoine Jean Vieujean — « La religion vivante ». Casterman, Paris, 1954. 20 cm. 256 pages.

On ne saurait trop recommander cet admirable travail de l'auteur qui mettant, une fois de plus, toute sa foi et sa profonde culture au service de ses frères, nous énonce les sévères exigences que réclame, dans sa totalité, la découverte de la vérité religieuse. L'oubli de ces exigences multiplie les tièdes, les indifférents et les incroyants. Leur rappel fait revivre ce qu'il y a de meilleur et de plus prometteur chez les hommes. Toute la médiocrité de l'individu vient de ce qu'il refuse d'analyser son moi intime, son mystère, sa signification, ce qui l'amène à dégrader les unes après les autres les valeurs universelles, particulièrement les valeurs religieuses. Celui qui ne fait pas l'expérience de ces valeurs, qui recule devant l'effort, grossira le

lot déjà trop important de ceux qui ne se donnent plus la peine de chercher, parce qu'ils croient qu'il n'y a plus rien à trouver.

Et l'auteur de dénoncer la pauvreté des conceptions, la médiocrité avec laquelle on réalise sa religion dans la vie. Même lorsque l'individu appartient à un milieu cultivé, très souvent il n'en a que des idées caricaturales. Mais il ne dégrade pas seulement sa religion, avec ce phénomène de défiguration mais toutes les plus hautes valeurs humaines. Et le danger est grand dans ce sens. Tout ce qui est susceptible de grandir l'homme est souvent altéré, tel l'amour, la sincérité, la justice. La loi du moindre effort, le primarisme, cette ignorance de la chose dont on parle sans souci de rectifier ses connaissances, sont parmi les causes de la dégradation des valeurs. La religion connaît encore plus humiliante corruption: la superstition, le sentimentalisme, le formalisme, le dogmatisme par lequel on oublie que le christianisme est une démarche gratuite de Dieu à notre égard, l'utilitarisme ou cette espèce de prostitution du spirituel au temporel, l'impérialisme qui nous fait conquérir les âmes par la force plutôt que par l'amour, par la contrainte plutôt que par l'appel à la liberté intérieure...

Quand on dit que la Foi est un don de Dieu, cela ne signifie nullement qu'elle n'est que cela et que l'on est par conséquent dispensé de la recherche intellectuelle qui doit nous éclairer sur le contenu du mystère chrétien.

Mme André La Rivière

François de la Noë — « L'homme en tentation ». La Colombe, Paris, 1954. 21 cm. 191 pages.

« L'homme en tentation, c'est l'homme en création » (p. 46), c'est-à-dire l'homme aux prises avec cette tension intérieure qui l'achemine sans cesse de son imperfection originelle à son achèvement final, grâce à l'utilisation juste de sa liberté. Car c'est le mystère de la liberté que veut scruter François de Noë, de cette force qui peut tout aussi bien collaborer avec Dieu que renier son Créateur, et qui naît ainsi à l'amour ou s'égare dans le mal qu'elle engendre. L'auteur s'est délibérément situé en climat chrétien, où il prend nettement position en face du problème de la liberté et du mal. Sa réflexion philosophique revêt donc par le fait même une valeur de témoignage, sans pour autant y perdre de sa rigueur et de sa lucidité.

La phrase de l'auteur est balancée, se développant volontiers selon un parallélisme qui risque parfois de devenir abusif. Par ailleurs, si sa pensée est toujours claire, ses cheminements ne se dégagent pas toujours avec toute la clarté désirable. L'on note de plus une extension à tout être du privilège de la conscience, qui semble outrepasser les limites permises par une légitime analogie : « Rien n'existe qui ne participe de l'être, et tout ce qui existe a, de quelque façon, conscience d'être, agissant avec une certaine liberté au niveau d'une conscience individuée... » (p. 59). Pour être suggestive, une vision cosmique de la liberté ne doit tout de même pas en détruire le concept. Mais ces réserves ne veulent en rien diminuer la valeur de cet essai, qui situe si fermement les limites et la grandeur de la destinée humaine.

A.-M. Perreault, O.P.

En collaboration — Le rosaire » — « Le calendrier de la Vierge » — Moïse et la Pâque d'aujourd'hui » — « Saint Jean-Baptiste de la Salle » — « Saint Augustin ». Les Editions *Fêtes et Saisons*, 29, boul. Latour-Maubourg, Paris-VII, France.

Ces six albums hagiographiques ne le cèdent en rien aux précédents. On les dirait même encore plus actuels tant ils jettent une lumière bienfaisante sur les angoisses de notre temps. Le savant et l'homme de la rue trouveront dans ces albums ce que d'autres cherchent vainement ailleurs : égalité, fraternité, unité dans un commun idéal de vie. Tous les chrétiens peuvent trouver dans ces pages le climat qui change les hommes en saints, en citoyens de la cité éternelle. Peut-on désirer mieux ? Dans « Saint Augustin » la grâce circule à pleine page. Un modèle pour les assoiffés de vérité.

A. L.

M.-M. LABOURDETTE, O. P. — « Foi catholique et problèmes modernes ». Desclée et Cie, éditeurs, Tournai, 1953. 18 cm. 168 pages.

Le triomphe de la foi dans l'intelligence est une victoire peu facile à notre temps qui se distingue par une négation souvent radicale de ce que la tradition lui impose, tradition à laquelle il oppose les acquisitions de sa science et de ses techniques.

En face du progrès le chrétien doit-il se figer dans une attitude de refus ? La foi est un triomphe qui réclame des capacités de discernement entre la vérité et l'illusion.

Rappelant les directives et les avertissements récents du Souverain Pontife au sujet du développement des sciences et des techniques, de la morale individuelle et sociale, l'auteur s'attache particulièrement à des questions fondamentales sur lesquelles l'opinion fausse est une menace de ruine pour la doctrine catholique. Il ne s'agit pas de reconstruire un système, mais il y a des certitudes qu'il faut toujours confronter aux données nouvelles pour éviter les impasses de toute réflexion dans la foi.

Madame André La Rivière

Raymond VANCOURT — « La phénoménologie et la Foi ». Desclée et Cie, éditeurs, Tournai, 1953. 18 cm. 128 pages.

La phénoménologie est-elle une méthode ou une doctrine ? est-elle une philosophie du sujet ou une philosophie de l'être ? Peut-on la séparer complètement de la métaphysique ?

La confrontation avec la foi chrétienne n'est pas toujours facile puisqu'elle ne s'est pas encore assigné de place, mais certaines manifestations présentes de la phénoménologie nous engagent à nous interroger sur son efficacité ou son danger en regard de la foi.

L'auteur tente courageusement cette mise au point car, dès qu'il s'agit de la notion de foi, des problèmes de valeur se posent aussitôt. La foi est soumise à de nombreux conditionnements — tempérament, époque, milieu... — que la science ne peut complètement définir. Une réflexion plus profonde que la réflexion scientifique s'impose. Cette nouvelle méditation peut-elle s'appeler phénoménologie de la foi ?

M. Haussmann

Joseph Pieper — « La fin des temps ». Desclée De Brouwer, Bruges. 1953. 19 cm. 204 pages.

Quelle sera la fin de l'histoire du monde et quelle est sa signification ? Question obsédante qui agite aujourd'hui les esprits.

L'auteur formule en toute clarté quelques-uns des éléments de cette philosophie historique à laquelle se rattachent des chefs de file, tel Kant, ce mélange étonnant d'optimisme atténué par l'ironie. Sa véritable opinion ou plutôt son espoir était que le genre humain est en progrès constant vers sa fin « naturelle » qui est la fondation du « Royaume de Dieu sur terre ». Mais ce « royaume de Dieu » consiste, selon lui, dans le remplacement des « croyances des Eglises » par la « religion raisonnable » ; dans ces conditions, le mouvement inverse ne doit-il pas apparaître comme l'approche de l'Antéchrist ?

Réduite au silence durant le XIXe siècle, cette question de l'Antéchrist revient à notre époque et l'on en parle sérieusement comme une possibilité.

Sans quitter les limites du spirituel marqué par le christianisme, l'auteur indique ici le sens de l'histoire tel que nous l'offrent la théologie et la philosophie.

La perspective de la fin catastrophique des temps ne nous ôte pas pour cela la certitude de l'espérance finale, qui est plus qu'une attitude humaine et qui est sans fondement à l'intérieur du monde.

M. Haussmann

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $4.00 ;
AVEC LE ROSAIRE : 50 SOUS EN PLUS : LE NUMÉRO : $0.30 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : 3980, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL-18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »